

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

**MOREZ,
VALLEE des ENTREPRENEURS**

REMERCIEMENTS

Je remercie tous les animateurs de la vie industrielle de Morez, retraités ou encore en activité, pour la qualité des renseignements qu'ils ont fournis au cours des recherches sur l'histoire de ma cité natale. Plus d'une centaine de Jurassiens, âgés pour la plupart, m'ont apporté les informations indispensables à la reconstitution de l'aventure des entreprises qu'ils ont connues au cours de leur vie professionnelle ou dont l'écho lointain leur est parvenu par leurs aïeux. Sans cet apport mémoriel, le sujet traité aurait manqué d'âme et de précision. J'exprime ma plus vive reconnaissance à ceux qui m'ont ouvert leurs archives privées, autorisant ainsi la reconstitution des arbres généalogiques indispensables à la compréhension du texte, par nature aride, lors de la description des écheveaux généalogiques.

La liste des personnes qui ont participé à l'élaboration des écrits, des arbres et des plans de quartiers est donnée en annexe pages 423 et 424.

Cet ouvrage doit beaucoup à la sagacité des lecteurs de la première version qui ont participé patiemment à l'examen critique du livre, en particulier :

Robert Bastien, Christian Camelin, Nicole Cooche, Gilbert et Georgette Gabriel-Robez, André Gay, Michel Gaillard, Michel Girod, Didier et Bernard Jacquemin, Daniel Rémy, Jacqueline Laroche, Jean-Paul Salino, Philippe Veaux.

Je remercie vivement Jean-Paul Salino, Maire de Morez et son Conseil municipal. La publicité faite dans les journaux (L'Indépendant du Haut Jura -Philippe Galland-, Le Progrès -Michel Sahli-, La Voix du Jura -Monique Henriet-) a concouru avec succès à l'édition d'un ouvrage local qui a pu se disséminer hors les frontières du " pays ".

Mes remerciements s'adressent aussi à ceux qui ont contribué à la construction du texte relatif à leur dynastie ou à la société dont ils étaient responsables :

- Pascale Barba pour les COTTET
- Jérôme Colin pour OXIBIS et Les LUNETIERS DU JURA
- Jean-Louis Crestin-Billet pour CEBE
- Noël Georges Grenier pour Gol-Univop
- Gérard Lamy pour les LAMY JEUNE
- Robert Lamy pour les L'AMY
- Bernard Maitenaz pour la SOCE et ESSILOR
- Michel Odobez pour ODO et ROMANET
- Daniel Rémy pour LUX de Morez et LOGO

Un grand merci également à tous les photographes et collectionneurs pour les nombreux clichés qu'ils m'ont autorisé à inclure dans les pages austères de ce livre, en particulier Jacques Aubert, Pascale Barba, Hugues Dit-Ciles et Roland Gabriel-Robez.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Bernard GABRIEL-ROBEZ

**MOREZ,
VALLEE des ENTREPRENEURS**

1496-2009

**Une SAGA des DYNASTIES
INDUSTRIELLES du CANTON**

Préface de Jean-Paul SALINO
Maire de Morez, Capitale française de la lunette

**À mes parents
À mon épouse
À ma famille**

SOMMAIRE

	Pages
SOMMAIRE	7
PREFACE	9
I - INTRODUCTION	11
II - L'HISTOIRE DE MOREZ 500 ans d'histoire, évènements principaux, maires et échevins, évolution de la population.	15
III - LES PRECURSEURS	25
IV - CIRCUIT SOUS L'ARCE Rue Émile Zola, rue l'Abbaye, rue de l'Arce, pont de l'Arce, rue de la République (n° 178 à 238).	47
V - EXCURSION SOUS LES QUEUEUS Quai Aimé Lamy, rue de la Citadelle, rue de la Fontaine, rue du Docteur Regad, rue de la république (n°148 à 176).	73
VI -PELERINAGE SOUS LES MOUGUETTES Rue de la Tannerie, rue Louis Grandchavin, rue Pasteur.	109
VII -FLANERIE AU CENTRE VILLE Quai Jobez, place du marché, rue de la Promenade, rue de la République, entre les places Henri Lissac et Jean Jaurès (n° 165 à 111)	127
VIII -MARCHE SOUS LA ROCHE AU DADE Rue de l'Industrie, rue Pierre Morel, rue des Forges.	157
IX - BALADE SOUS LES VIADUCS Rue des Essarts, rue de l'Évalude, rue Voltaire.	211
X - EN REMONTANT LA RUE DE LA REPUBLIQUE SOUS VILLEDIEU Rue de la République (n°1 à 100).	227
XI -VIREE SOUS LA GARE Avenue Charles de Gaulle, rue Fenandre, rue de la Paix, ruelle de la gare, rue de la concorde	241
XII -DANS LA COUR PAUL ODOBEY	295
XIII -MOREZ PREND DE LA HAUTEUR La Doye, Saint-Laurent, Longchaumois, La Mouille, Morbier, Bellefontaine, Les Rousses	311
XIV- ANNEXES	389
Index de recherches (sociétés et personnes citées, rues, etc.)	391 à 418
Bibliographie	419
Personnes contactées	423
Répertoire des photos	425

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage ne se visite pas, ni ne se lit d'un seul trait. Conçu sous la forme d'une biographie des entreprises locales, il n'est pas seulement un empilage de noms des personnages qui les dirigèrent, mais il se veut un pèlerinage aux sources d'antan. Il est destiné à tous les témoins actuels et futurs de la vie et de la mort des usines de la vallée.

Ne "vous attendez pas à savoir" si les arbres généalogiques ont vu ce que leur raconte la bise oublieuse. Ils servent de support à l'enchaînement des évènements dans la Société où la dynastie a œuvré pour son épanouissement ou pour sa chute.

Les plans de la cité apportent un complément coloré au glossaire des rues où s'accrochent depuis des lustres les murs ancestraux de la ville, prisonnière de son histoire.

- Les *lecteurs minutieux* sont conviés à ingérer à faibles doses le roman de leur choix.
- Les *lecteurs vagabonds* seront tentés de parcourir les ruelles à la recherche d'une adresse oubliée, d'un bâtiment transformé ou d'une tombe peut-être déjà comblée.
- Les *lecteurs indifférents ou pressés* se contenteront de pointer leur doigt sur les index afin d'y découvrir un nom perdu dans les méandres de leurs souvenirs confus.

*Puisse le grignotage du passé
Nourrir les amateurs d'histoires vraies,
Vécues aux portes du temps qui meurt,
Dans le calme et la sérénité de l'écrin morézien.*

Bernard GABRIEL-ROBEZ

PREFACE

C'est avec un intérêt certain et non sans émotion que j'ai accepté de rédiger la préface de "**Morez, vallée des entrepreneurs**", de Bernard Gabriel-Robez. Au fil des pages, le lecteur va retrouver les traces des dynasties industrielles de notre canton ; ces familles qui ont su forger une histoire à Morez et à toute la vallée. Mais derrière ces noms, on reconnaît aussi les anonymes ; celles et ceux qui, jour après jour, dans la joie et souvent dans la peine, allaient faire de notre ville et sa région la référence parfois unique en matière de savoir-faire en horlogerie, en émail puis en lunetterie.

Né à Morez, étudiant en optique-lunetterie au lycée Victor Bérard, lunetier et maire de Morez dans un troisième mandat, je sais ce que le mot passion signifie. Et c'est bien la passion qui anime Bernard Gabriel-Robez alors que, passant attentif, il scrutait le passé pour, aujourd'hui, lui redonner un lustre injustement oublié.

Que de chemin parcouru depuis que "Morel" installait sa forge avec la rivière Bienne comme seule force motrice ! Que de talents révélés depuis que Morez voyait le jour, destiné à un statut de capitale française de la lunetterie ! Avec pugnacité, grâce à sa force d'homme, Bernard Gabriel-Robez, Morézien de souche et de cœur, a su révéler toute la force d'âme de notre ville et de la vallée. Un jour, un auteur a qualifié Morez de "vallée sans printemps". Ce livre démontre que derrière chaque nuage se cache un soleil, que derrière la brume matinale existe une indestructible envie de vivre et d'avancer.

Et justement, aller de l'avant ne peut se faire qu'avec à l'esprit, et dans le cœur, ce passé qui nous a forgés. Que l'on ne se trompe pas. Morez n'est pas un crépuscule. Bien au contraire. Et si Morez allait connaître mille printemps ?

C'est le souhait que je formule en vous engageant, vous lecteurs qui allez passer à travers les pages de l'histoire morézienne, à comprendre les regards affectueux qu'un Morézien ne peut que porter sur sa ville, son histoire et ses glorieux aînés.

Jean-Paul Salino,
Maire de Morez

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

CHAPITRE I

INTRODUCTION

"Il est des lieux élus par l'homme ou par la légende, qui émeuvent l'imagination et qui fixent en leur cœur un beau souvenir. L'intérêt qu'ils suscitent tient souvent à un grand amour, à une grande infortune, liés à l'image du paysage ou de la demeure".

Pierre de Nolhac, Conservateur du Château de Versailles de 1887 à 1920.

Lorsque Joseph Rouyer décrit en 1900 son périple amical dans les rues de la ville pour y revoir les industries qu'il connut naguère lors de ses voyages d'affaires, la cité était en pleine effervescence lunetière et l'horlogerie battait de l'aile. L'évocation des entreprises plantées au coin d'une ruelle, léchées par le torrent, accrochées sur les pentes d'un chemin caillouteux ou retirées en aval du vallon, est sommaire mais précise. Les ateliers se succèdent avec langueur et leur description parcimonieuse contraste avec le chapelet sans fin des maîtres, chefs, gérants, directeurs et autres présidents qui les animaient. Les petits artisans se multiplient au rythme des dépôts de brevets. Le Morézien, c'est bien connu, est un inventeur né ! ...ou un outilleur génial. Il n'est donc pas surprenant de voir éclore une multitude de structures, campées fièrement dans une bâtisse délaissée par un conquérant d'hier, et qui subiront demain un sort semblable. Les exceptions sont rares. La liste des entreprises survivantes à la fin du 20^e siècle, comparée à la litanie des ateliers cités en 1900, fait pâle figure.

Rassurons-nous et fort heureusement. Beaucoup d'entre elles furent reprises ou absorbées par d'autres. Les changements de noms et de sigles jalonnent les décennies. Mais peu à peu, les infrastructures, les équipements et les hommes sont remplacés, et le repreneur, héritier ou actionnaire étranger à la famille, profite toujours du moment pour transformer le site, déménager sur un lieu plus conforme à ses ambitions et projets, ou tout simplement -le fait est plus rare- détruire le bâtiment.

Concernant Morez, le constat est éloquent. Oublions pour l'instant les efforts louables des édiles pour moderniser la cité. Les équipes municipales n'ont jamais cessé de faire évoluer la vieille dame et de la rajeunir pour retenir les industries et les touristes dans le creux de la vallée. (Services municipaux, embellissement du centre, construction de l'hôpital, de la Rocade, etc.). Il n'est pas facile de donner une âme à une bourgade enclavée ! La lente promenade de l'auteur de ces lignes, à l'instar de celle de Joseph Rouyer il y a 110 ans, fournit les preuves tangibles de la sourde agonie des vieux témoins aux toits de tôles rongées par le temps, délaissés les uns après les autres par les entrepreneurs, et transformés en locaux d'habitation à prix très modérés.

Les morts meurent deux fois ! Le premier départ s'éprouve à l'arrivée au bord du tombeau vide. Les parents et amis s'étreignent au son des cloches de l'église et à l'écoute de l'onctueux sermon à la gloire du ciel lumineux, récité par le prêtre en prières. Les paroles s'envolent, comme le jet des pelletées de terre déversées au fond de l'abîme. Seule peut-être, une épitaphe apostrophe encore le rare visiteur sur le lieu de l'oubli. Au cours des décennies

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

suivantes, l'évocation du passé introduit dans les discussions le nom d'un personnage connu par les anciens qui radotent, mais déjà les prénoms s'échappent des plis de la mémoire. Puis le brouillard tombe en couches épaisses, comme il couvre la combe les soirs d'automne. Quelques lueurs ravivent parfois le souvenir du défunt disparu. Puis, comme le lierre étreint les faces du tombeau, la seconde mort agrippe pour toujours l'ombre de l'inconnu jeté dans l'ossuaire communal.

Belle ambition que d'éveiller les consciences et d'extraire du linceul les passagers d'hier ! Qui se souvient des générations lointaines, hommes et femmes, patrons et simples ouvriers, forgerons et cloutiers, horlogers et lunetiers, artisans et industriels, bâtisseurs et exploitants, citoyens et notables, riches et pauvres, tous héros de la formidable aventure de Morez sur les rives de la Bienne, la cité des industries perdues, déjà vieille ville plongée dans une profonde amertume, accablée par une existence industrielle en perpétuelle concurrence ?

Le temps est mon ennemi, et c'est contre le temps que j'écris, afin de conjurer l'usure inexorable des choses, le vieillissement des personnes. De là, mon attachement passionné, au très vieux Jura, aux choses désuètes, aux coutumes anarchiques, aux saines traditions perdues. De là aussi ma désolation devant les restes décatis des usines endormies, des rues silencieuses de Morez, et ma constante préoccupation de conserver les preuves de ma propre histoire. Aurais-je senti "l'aura", ce souffle mystérieux qui passe sur la face comme le vol d'un esprit ? " Je tiens les guides, voici le roulier, j'entends les grelots ".

Loin de moi l'idée de conter des anecdotes et des faits divers égrenant la vie de la cité. Vous n'y trouverez ni ramassis de ragots, commérages ou barbouillages fielleux. Je suis un voyageur revenu au berceau, regardant les paysages, les vestiges de la ville comme une toile de panorama qui se déroule mécaniquement. Il ne s'agit pas d'un album d'images mais une épaisse lecture, à peine illustrée de cartes arides qui donnent sans cesse à voir et à rêver. C'est le testament d'un promeneur solitaire qui arpente son passé. Je dénoue le dédale des ruelles de Morez, je caresse les vieilles bâtisses du patrimoine, je dépeigne la chevelure des torrents et des ruisseaux se ruant dans la vallée, et je soulève les couvercles du chaudron industriel ancestral et récent.

Que les mânes de Morez soient consolés ! Si je baisse la tête pour regarder au bas de ses clochers, je n'aperçois pas que ruines et bâtiments vétustes. Certes, des usines se meurent, abandonnées le long de la Bienne. La promotion immobilière s'en donne à cœur joie pour rénover ces ancêtres décrépis et les transformer en locaux d'habitation, et surtout en garages. Mais une restauration peut être plus désastreuse pour un monument, église ou usine que les ravages des siècles et les fureurs populaires, car le temps et les révolutions détruisent mais n'ajoutent rien.

"L'historien est tenu de broser à contresens le poil trop luisant de l'Histoire "

(Aphorisme de Walter Benjamin)

Cette saga ne se lit pas comme un roman d'aventures où rien ne manque, duels, panache, scandale, guerre, ingratitude. Elle est le reflet honnête et personnel de la vie de quelques industriels du " pays ", et dont la destinée fut de tailler leur escalier dans le roc. Pour certains, leur mort n'a pas fait plus de bruit que leur vie. Et pourtant, Morez mérite son panthéon des hommes qui l'ont fait naître et grandir. Les écoliers de ma génération s'initiaient à l'histoire de France à coups de dates (1515 Marignan, 1648 Traité de Westphalie), d'images édifiantes (Charlemagne et les bons élèves, Saint Louis sous son chêne) ou héroïques (la mort de

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Roland, la bataille d'Austerlitz) et de mots historiques (même mort, son cadavre parle encore !). Il n'en sera rien dans cet ouvrage.

Car il y a deux manières de concevoir et de vivre l'histoire :

- Celle qui s'impose n'est pas marquée seulement par un sentiment aigu de la chronologie, mais aussi par un découpage strict des générations, des époques, conçues comme autant d'ensembles fermés, une série de pièces cadencées, et pour passer de l'une à l'autre, il faut un trousseau de clés.
- L'autre méthode consiste à circuler librement à travers les siècles, revenant sans cesse au gré des dynasties qui se côtoient en familles, comme Dutilleul, ce personnage de Marcel Aymé traversant les murs avec désinvolture. La machine à raconter n'est jamais en panne, qui lui permet de remonter le temps pour vivre tous les instants de Morez. On se promène dans l'Histoire, on y flâne comme au Jardin des Plantes, comme on descend la Bienne ou l'avenue de la Gare jusqu'à l'enseigne du cloutier en renom ou à l'échoppe de l'artisan discret. Très souvent, j'ai cherché en vain un nom dans les chroniques régionales, les recueils d'entretien, les journaux privés, dans une ancienne publication, tous ces témoignages qui prolongent et propagent en l'émiettant la célébrité d'un simple responsable d'atelier, d'usine ou de société. Cette circulation fluide et légère, à travers les siècles encombrés, est propice à la digression dont l'auteur ne se prive pas au cours de ses promenades nostalgiques dans le bourg.

Pour ressusciter les acteurs et leurs exploits lointains, deux approches sont possibles :

- Tracer leur biographie à partir de registres d'état civil ou paroissiaux, discours, articles journalistiques, travaux publiés sur Internet, historique des sociétés écrit par les responsables actuels quand elles poursuivent leur activité, les archives municipales et privées, publicités et réclames, photographies. L'emploi des arbres généalogiques est d'un grand secours pour sortir de l'ombre une vieille connaissance avant de l'oublier pour toujours.
- Visiter les lieux où les entreprises ont débuté, grandi dans le canton et plus spécifiquement dans les bâtiments de Morez, construits, transformés ou abandonnés par les dirigeants au fil du temps. Certaines Archives du Service du Patrimoine, établies en 1991, ont servi de tremplin pour décrire le parcours des " itinérants ", chaque immeuble faisant l'objet d'une description sommaire mais suffisante pour connaître le nom de ses occupants successifs, depuis l'origine de sa construction jusqu'à nos jours. Pour la plupart, ils sont toujours là, flétris mais encore vivants sous leurs murs gris ou ravalés et souvent bicentennaires.

Le recoupement de l'approche verticale dynamique (arbre généalogique, histoire chronologique de la firme) et horizontale (géographique) a permis de reconstituer dans leurs grandes lignes les itinéraires des fondateurs et de leurs descendants à travers le canton.

La transcription datée des événements eut été insuffisante sans une consolidation des écrits par les témoignages de dizaines de Moréziens âgés. Les jeunes, tournés vers l'avenir, ne se soucient pas encore de ce qu'ils doivent à leurs aînés. Ceux-ci, le dos au mur du néant, peuvent évoquer un personnage, un lieu, sinon l'anecdote qui éclaire une situation embrouillée par les rumeurs ou les non-dits. C'est pourquoi je me suis entouré de témoins dont la mémoire a permis la rectification d'erreurs et d'informations complémentaires nécessaires à la cohérence des textes, et surtout ajouter ce " supplément d'âme " propre aux couleurs du contexte, de l'époque révolue qu'ils ont traversée ou que leurs aïeux leur ont commentée.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

L'ouvrage se présente donc selon une suite continue de visites sur les lieux d'action des entreprises. Comme l'a si bien fait Joseph Rouyer dans son opuscule, un long vagabondage dans les rues de la ville permet de découvrir les ateliers où elles étaient installées.

Le parcours fléché dans le bourg facilite un arrêt momentané sur l'immeuble industriel ou commercial où s'activèrent une ou plusieurs sociétés. Un plan du quartier indique la situation géographique des usines et énumère les sociétés qui les ont fréquentées. Ces schémas sont glissés au plus près de leur implantation. Pendant la visite, on mentionne simplement la présence, si possible datée, des petites entreprises dans les bâtiments rencontrés. Lorsque le nom d'une société entraîne un développement plus étoffé, un aparté est ouvert à son nom. Il interrompt la promenade, soit dans un article particulier faisant suite au texte descriptif de la ville, soit dans un paragraphe distinct qui lui est dédié quand son importance historique le justifie. Pour s'y retrouver, on se reportera à la pagination du sommaire, partagé en 14 chapitres, déclinés selon les rues, les industries, le plan des quartiers, les arbres généalogiques. Des photos accompagnent le lecteur dans le texte.

Index et glossaires liés aux pages du livre :

- Glossaire de la centaine de sociétés faisant l'objet d'un texte particulier. Le même support donne la page du plan où elles sont repérées, celle de l'arbre généalogique de la dynastie quand il est tracé, l'endroit où débute le corps du texte qui les concerne.
- Index des 530 sociétés citées dans l'ouvrage.
- Guide des marques par entreprise lunetière en 2008.
- Index des voies routières. En général, le nom actuel est employé dans le texte. Un répertoire de conversion donne les noms originels des rues et leur appellation en 2009. Le même document donne les noms des sociétés qui les ont animées. Les entreprises sont classées par ordre alphabétique et par numéro d'habitation. (L'abréviation "sans n°" est donnée lorsque cette indication n'est pas connue). En 2009, une grande partie des bâtiments est transformée en immeuble à usage d'habitation. Les noms de leurs occupants, sauf exception, ne sont pas mentionnés.
- Index des noms et prénoms des personnes citées. Il permet des recherches très ponctuelles sur la présence de telle ou telle personne dans le passé ou au moment présent.
- Bibliographie et noms des correspondants à Morez et en France qui ont participé à l'élaboration de cet ouvrage.

*"Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse
Et charge un sol glacé"*

Alfred de Vigny

CHAPITRE II

L'HISTOIRE DE MOREZ

500 ans d'histoire !

L'extraordinaire épopée de Morez, chef-lieu de canton du Jura dans l'arrondissement de Saint-Claude, au fond d'une large "combe" (en fait une cluse, jurassiquement parlant) sillonnée par la Bienne et la nationale n° 5 de Paris à Genève, est l'objet d'ouvrages abondants et largement documentés. Aussi pour éviter les ritournelles des redites, nous nous contenterons de tracer un bref historique de cette attachante cité, engoncée sous le promontoire de la roche au Dade et des sommets du Béchet et de Trélarce. À 700 mètres d'altitude, Morez est caractérisée par les montagnes qui l'entourent et les viaducs du chemin de fer qui la relie au monde extérieur.

Ici, l'hiver est rude, le sol est pauvre et les collines sont pentues. Au 16^e siècle, l'activité pastorale sur les plateaux ne suffit pas à nourrir un monde laborieux en croissance. Le système de la mainmorte contraint les familles à rester à demeure sur les lopins exploitables, acensés sans droit de propriété par l'Abbaye de Saint-Oyan. Certains audacieux pourtant, s'éloignent de quelques lieues de leur terre ancestrale et posent un pied courageux au bord des torrents qui coulent à profusion dans les gorges. Nous abordons le début des années 1500. Parmi les premiers pionniers, les familles Girod et Bailly s'installent au bord de la Bienne et de ses affluents, propices à l'exploitation des moulins, battoirs et fouloirs. Puis les moulins sont remplacés par des martinets pour battre le fer. Les roues à augets se multiplient et fournissent l'énergie pour souffler l'air dans les forges. Des clouteries se développent et croissent au rythme de la demande des tapissiers, des maréchaux-ferrants pour ferrer les sabots des chevaux et des bâtisseurs, gros consommateurs de tavaillons pour la protection des maisons. Les scieries suivent la cadence. On en compte bientôt des centaines dans le Jura.

Dans ce contexte industriel, les Morel grandissent plus vite que les autres conquérants. Ils accroissent progressivement leur territoire, à tel point que le hameau devient bourg et adopte le nom de leur animateur principal. Morez est né. Attirés par la prospérité visible des premiers arrivants, des entrepreneurs résolus envahissent les trois kilomètres de la longue cité, entre le pont des Douanes et les gorges naissantes de la Bienne. Des usines poussent à la mesure de l'arrivée des colons. Puis les battoirs, les tanneries, les petites forges disparaissent au profit de la métallurgie. Un haut-fourneau puis une tréfilerie sont construits par les Dolard vers 1725. L'horlogerie fait ses débuts.

Les marteaux battent encore l'enclume, forgent les clous. Les paysans participent à la montée en charge du "pays". Mais au début du 19^e siècle, une nouvelle technique à froid de transformation du fil de fer concurrence la production hivernale des cultivateurs, forcés à la reconversion. La multitude d'installations artisanales implantées à l'écart des habitations et alimentées en énergie par l'eau des ruisseaux, ou par les chiens mis à contribution dans un tambour, disparaît peu à peu. Cependant l'horlogerie prend son essor. Entre 1680 et 1800, la production, "sous-traitée" en tout ou partie dans les fermes, prend la relève des fabrications

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

de clous. Puis la population des plateaux, décidemment trop nombreuse pour vivre décemment de labourage et de pâturage, se transforme aussi en colons et s'installe auprès des usines de Morez, devenue Commune en 1776. De paysans, ils deviennent fabricants de pièces métalliques et d'outillages.

Puis un certain Caseaux a l'idée de tordre le fil de fer pour en faire une paire de lunettes. En 1796, l'industrie lunetière démarre. Les cultivateurs encore nombreux dans les champs, s'adaptent. Beaucoup préfèrent vivre dans leurs fermes, tout en participant à l'envolée de cette nouvelle industrie. D'autres deviennent citadins. La ville de Morez grandit. Les usines prolifèrent. La demande en produits métallurgiques se fait pressante à l'époque napoléonienne. L'armement et la mécanique de précision font le bonheur des outilleurs qui acquièrent une réputation irréfutable. Les besoins dans l'horlogerie, l'émaillerie et la lunetterie sont les fers ardents des progrès des techniciens moréziens dans ce domaine.

Puis l'ère de l'horlogerie d'édifices s'étiole, laissant la place aux comtoises. Un réseau de fournisseurs et de marchands se développe avec la croissance de la lunetterie. Des liens commerciaux s'établissent entre la cité et le pays. Mais la construction d'une route digne de ce nom favoriserait l'économie locale. Car l'accès à la ville industrielle pâtit de son enclavement. Aussi, des ponts et des voies sont mis en œuvre sous l'instigation de Maires visionnaires. Aimé et Auguste Lamy sont les artisans éclairés de nombreux ouvrages. Ainsi, le problème des transports est suffisamment grave pour justifier la construction d'immenses viaducs. La gare, tant désirée par les édiles et les dirigeants d'entreprises de la vallée, est inaugurée en 1900. Le train alimente enfin les usines en matières premières. Une ligne de tramway relie en 1921 la ville à la Cure. Morez peut adopter avec fierté le titre de "Capitale française de la lunette". Une École d'optique et de mécanique (École Victor Bérard) est plantée sur les flancs de Trélarce en 1933. Les "arrivoirs" (terme datant de 1575 pour désigner un chenal de dérivation) sont définitivement comblés.

La prospérité de l'agglomération se poursuit au cours du 20^e siècle, en dépit des difficultés rencontrées durant la 2^e guerre mondiale. Vers 1950, le design fait son apparition car la lunette, prothèse médicale initiale, mérite un toilettage sérieux. D'anciennes usines sont remplacées par des bâtiments modernes. L'expansion des "30 Glorieuses" favorisée par l'arrivée de main d'œuvre étrangère, propulse Morez au sommet de la renommée.

Néanmoins, la circulation et le stationnement dans les rues deviennent problématiques. La ville est repensée. Des opérations de démolition (hôpital, kiosque, chapelle), d'embellissement des places, des trottoirs, des quais, des édifices publics et privés améliorent la situation. Une "rocade" contourne bientôt la cité, freine la pollution. Toutefois, elle détourne les touristes de leur route habituelle vers les hauteurs des Rousses. Des constructions sont érigées sur le Puits pour répondre à la demande de logements sociaux. Isolé sur les hauteurs, démuné d'offres de services adéquats et de commerces, le site se vide vers la fin du siècle. Les tours sont démolies en 2008. En l'an 2000, Morez fournit encore 55% de la production nationale : 4200 salariés, 10 millions de paires de lunettes fabriquées et 1000 nouveaux modèles par an, 100 griffes ou marques exploitées, une lunette sur deux est exportée. Mais malgré ces efforts louables appréciés par la population, une lente atonie de la ville s'enclenche. La concurrence asiatique provoque le déclin de la lunetterie morézienne qui connaît de sérieuses difficultés. Les entreprises se restructurent, et abandonnent les lieux pour des horizons où la main d'œuvre est moins chère. Les usines grimpent sur les hauteurs aux alentours ou sous-traitent à l'extérieur du pays. La ville perd peu à peu ses industries et ses habitants.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Fort heureusement, les entrepreneurs jurassiens savent réagir. Les lunetiers s'entourent depuis plus d'une décennie de talentueux designers, investissent au maximum de leurs possibilités, étoffent leurs collections et se tournent vers la mode et le luxe, friands de produits flatteurs et d'avant-garde. Les atouts essentiels de la lunetterie de Morez, l'innovation, la créativité et la réactivité, feront sans nul doute le succès de demain des lunettes "Made in Jura".

Évènements principaux En quelques dates

A vant le XVI^e siècle, toutes les communes du Haut Jura, hors Morez, sont déjà peuplées. La Combe noire fait déjà partie de la Terre de la Mouille, elle-même possession de Saint-Oyan de Joux (Saint Claude).

-1496- Un acte d'acensement d'un décours d'eau sur l'Évalude au profit de Richard Gros de la Mouille.

-Vers 1500- La Combe, " c'est un désert de sapins géants dont seul torrent jaseur hante la solitude ", dit un voyageur, pressé de quitter ce lieu inhospitalier. Les premières concessions pour établir des fabriques (moulins, battoirs, forges, etc.), octroyées par les abbés de Saint-Oyan, propriétaires du sol mainmortable de la forêt de Joux depuis 1184, sont confirmées par l'Empereur Frédéric Barberousse (selon leurs dires)

-Après 1500, Claude Girod, cloutier de Bellefontaine, élève un moulin " vieux " (appelé plus tard " martinet vieux " ou " moulin à martinet ") près de la Doye Gabet. Il le revend à son cousin Pierre Girod dit "Bourguignon ", qui le complète par une scierie.

-Avant 1531- Deux moulins sont déjà installés sur la Bienne.

. Celui du " Bourguignon ", situé près des gorges de la Bienne en bas de Morez, dans le quartier dit des " Forges " ;

. Celui des Bailly de Morbier, en action sur les Teppes (rue des Moulins ou rue Pierre Morel).

-1531- Concession accordée à Claude Girod, cousin de Pierre Girod dit " Bourguignon ", entre les deux moulins dits du " Bourguignon ", et celui de Bailly. L'installation est localisée à l'emplacement de l'ancienne scierie à venir des "*Scherrer*", au pied de la Roche au Dade (c'est la propriété familiale des Girod-Runner).

Bailly _____	Claude Girod _____	Pont de _____	Pierre Girod Bourguignon_____	Doye Gabet
<1531	1531	l'Affaitieux	<1531	
	(Scherrer)	^	racheté à son cousin Claude Girod	
			(près des Forges futures)	

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

-1541- Acte d'acensement accordé à Pierre Girod dit " Bourguignon ". Il est autorisé à construire le Pont de l'Affaitieux.

-1549- Acensement du Risoux (un des chaînons du Mont Joux ou du Mont Jura) par le monastère de Saint Oyan de Joux au profit des censitaires Bailly, Mayet, Morel de Morbier, Lamyel, Reverchon, Ruffet de la Mouille, et des Girod, Jobel, Romanet, Romand, Perrad de Bellefontaine.

-1555- A Morez, Pierre Girod reçoit une concession d'usine sur la Bienne, puis un moulin à trois tournants, une scierie et une clouterie. Son fils est Pierre Girod ci-dessus.

-1558- Louis Jobey rachète une partie de l'acensement de Pierre Girod et y établit de nouveaux rouages, situés vers le Pont de l'Affaitieux. (Cf. 1541).

-1562- François Malfroy de la Mouille se rend censitaire d'une dérivation de la Bienne pour y implanter des engins à partir du " Pont Neuf " jusqu'à la Crochère où se trouvait le moulin de Morez le Haut (emplacement de l'usine Cochet et celle de Cretin au lieu-dit "*la Brasserie*"), la future raffinerie de salpêtre puis brasserie en 1772.

-1562- Etienne Morel obtient une concession importante à la Combe Noire, qui devient progressivement la Combe à Morel, puis Moré, Morey, parfois Mourey et Mourez selon les fantaisies du copiste, et enfin Morez.

-1565- Grand Claude Reverchon de la Mouille reçoit une concession pour construire moulins, forges, scierie, battoir.

-Début 1600- Morez, hameau de la Communauté de la Mouille comprenant également les Rousses, Bois d'Amont (les Landes), Prémanon (une partie). En 1724 la séparation n'est pas encore réalisée.

-1575- Philibert Girod, ouvrier maréchal de Morez, demande une concession pour un arrivoir sur la Bienne à partir de l'écluse de Petit Pierre Bourguignon pour élever martinets, scieries, battoirs, etc.

-1614- Claude Reverchon, dit Mottet à Georges, loue sa concession pour sept années au fermier Pierre Jeanguillaume, dit Dolard, de Longchaumoisi qui bâtit des écluses, des chenaux, des bâtiments, des rouages et monte une clouterie. (Cf. 1620).

-1620- Claude Reverchon vend sa propriété à Claude Crestin qui achète le matériel de Pierre Jeanguillaume Dolard avant de le rétrocéder en 1621 à Nicolas Pitet, maître dardelier (Cf. 1614).

-1622- Pierre Jeanguillaume Dolard élève un nouvel établissement des forges après la vente à Claude Crestin. Les Forges, ("*la Tirerie*") future propriété des Jean Baptiste Dolard, sont nées. (Cf. 1620).

-1636- Destruction de Morez et des archives. Louis XIII envahit la Franche Comté.

-1639- Razzia de Morez par les Suédois.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

- 1659- La France restituée, à la Paix des Pyrénées, les territoires comtois conquis à l'Espagne.
- 1660- Naissance de l'Horlogerie.
- 1663- Jacques Girod Bourguignon est à nouveau acensé sur les mêmes lieux et installations après l'abandon de l'exploitation pendant les années de guerre ("décours d'eau avec trois moulins, une serre et une clostérie à un fourneau au lieu-dit en Morel et proche du Pont de l'Affaitieux "). L'autorisation est complétée deux ans plus tard par un "rouage et engin pour baptoir ou rubatte".
- 1663- Petit Claude Malfroy obtient la ratification de sa clouterie. Il possède le "martinet vieux" à la Tirerie. (Cf. 1622).
- 1665- Transaction des communautés de Morbier et Bellefontaine pour l'entretien perpétuel du Pont de l'Affaitieux.
- 1666- Claude Mottet-Morel devient censitaire d'un cours d'eau pour construire un moulin à martinets entre l'usine de Claude Jean Guillaume Dolard et l'écluse de Denis Morel, apparenté à Etienne Morel.
- 1670- Transaction entre les deux communautés de Bellefontaine et la Mouille-les Rousses, pour le partage du Risoux, contesté depuis 150 ans, dont serait exclu Morbier déjà pourvu de la Combe des Landes (mais l'acte de partage qui a suivi l'acensement de 1549 est détruit pendant l'invasion de la Franche Comté en 1639 par les Français). (Cf. 1549).
- 1678- La Franche Comté est rattachée définitivement à la France par le traité de Nimègue.
- 1698- Un bureau de l'Enregistrement et des Domaines est installé à Morez.
- 1706- Première et unique construction d'un haut-fourneau Dolard à la Tirerie.
- 1724- Les limites des paroisses étaient constituées par la Bienne et l'Évalude.
 - Ouverture de la première église " succursale " de l'église mère (la Vieille Église).
 - . Morez-le Haut, paroisse de Longchaumois, dépendant du diocèse de Lyon.
 - . Morez-le-Bas, paroisse de Morbier, est du ressort de l'évêché de Besançon.
- 1726- Première tréfilerie de Franche Comté à la Tirerie de Jean Baptiste Dolard qui remplace le haut-fourneau.
- 1727- Création d'une école à Morez. La majorité des Moréziens savent signer leur nom et sont alphabétisés bien avant la Révolution.
- 1728- Le premier prêtre résidant (Claude Delatour) est autorisé à remplir les fonctions sacerdotales. (Cf. 1549).
- 1738- La succursale de Morez est érigée en " église paroissiale Cure " avec un curé à demeure. Le Parlement de Besançon officialise l'érection de la Cure en 1779. L'évêché de Saint Claude est installé en 1742. Les Arcets et Repentys sont rattachés à Morez, malgré les réticences du curé de Longchaumois.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

-1747- Partage provisoire entre les Rousses et Bois d'Amont d'une part, la Mouille et Morez d'autre part. (définitif en 1789).

-1747-58- Création de la Route Royale Paris Genève par Morez, n° 3 de Franche Comté.

-1750- Établissement définitif des Marchés de Morez, après plusieurs interruptions qui suivent sa création en 1710.

-1752- Crues de la Bienne qui emporte ponts et moulins.

-1757- Bois d'Amont séparé de la Communauté des Rousses.

-1766- Construction du Pont de l'Évalude au Bas des Essarts.

-1775- La paroisse de Morez rompt ses derniers liens avec Longchaumois. Les paroissiens des Lattes demeurent dans le giron du curé du village d'en haut.

-1776- Démembrement de la Mouille et Morez. La Communauté de Morez est distincte de celles de la Mouille, Longchaumois, Orcières, Morbier, Bellefontaine, Les Rousses et Bois d'Amont.

-1782- Première direction d'une Poste aux lettres et d'un relais de poste aux chevaux.

-1787- Bellefontaine ne fait plus partie de la paroisse de Morbier, arguant de l'inutilité pour leurs habitants du Pont de l'Affaitieux qu'ils entretenaient avec Morbier.

-1789- Partage définitif des Communautés :

. Les Rousses – Bois d'Amont qui héritent des $\frac{3}{4}$ de la part totale de l'ancienne Communauté de la Mouille, plus " quelques arpents en compensation de droits sur le Bévet ", objet d'un procès qui dura 50 ans et perdu par la Mouille contre les habitants de Repentys.

. La Mouille - Morez. Une portion du Risoux est attribuée à chaque commune mais le partage est dénoncé en 1806.

-1790- Partage de la France en Départements.

. Le Canton de Morez comprend 6 Communes : Morez, Tancua, Bellefontaine, Morbier, Les Rousses, Bois d'Amont.

. Le Canton de Longchaumois comprend 4 Communes : Longchaumois, La Mouille, Prémanon, Cinquétral (supprimé en 1801).

. Le Canton de la Rixouse comprend Lézat.

-1795- Le Conseil général de la Commune de Morez devient Conseil général du Canton.

-1793- Première manufacture d'armes à Morez, demandée par le Comité de Salut public. Arrêt en 1800.

-1796- Premières lunettes fabriquées par Pierre Hyacinthe Caseaux aux Rivières.

-1801- Indépendance de la Suisse (traité de Lunéville entre Joseph Bonaparte et Cobenz pour l'Autriche).

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

- 1804- Création d'un bureau de Perception des contributions directes.
- 1805- Premiers ouvriers lunetiers à Morez.
- 1805- Partage de Morez en trois quartiers :
 - . Morez le haut, rive gauche
 - . Morez le haut, rive droite
 - . Morez le bas à partir de la rue de la Concorde
- 1807- 1822- Redressement de la route à Morez.
- 1809- Rattachement du bas des Essarts à Morez, qui appartenaient à Morbier. Le pont de l'Évalude prend le nom provisoire de " pont de Schönbrunn", où fut signé le décret.
- 1810- Rattachement des Frasses et des Chalettes à Morez.
- 1812- Inondation de Morez (" déluge de Noël ") (Cf. 1752 et 1910).
- 1819- Un nouveau cimetière est établi au lieu-dit " sur la Frasse". Il remplace l'ancien, situé autour de la "vieille église".
- 1819- Construction de la halle aux blés et au vin, ancêtre de l'Hôtel de Ville.
- 1822- 1° Cadastre établi à Morez. On recense plus de 100 établissements dans la combe : 45 scies, 25 moulins, 9 moulins et scieries, 3 martinets avec scies et moulins et quelques installations polyvalentes.
- 1827- Fin de la construction de la nouvelle église.
- 1836- Modification du tracé de la route rive gauche Évalude (montée aux Chalettes)
- 1842- Agrandissement de l'Hôtel de Ville.
- 1889- Démolition de l'Hôtel de Ville et reconstruction.
- 1895- L'École Pratique d'Industrie s'installe à l'Hôtel de Ville. Une section de lunetterie et d'optique est créée en 1912. L'École devient École Nationale Professionnelle en 1925. Elle s'installe en 1933 au quai Aimé Lamy, sur les pentes du " champ aux moines".
- 1900- Inauguration de la gare de Morez.
- 1921- Construction de la ligne de tramway Morez- La Cure. Arrêt en 1958.
- 1937-1939- Construction du nouvel abattoir à la Tirerie.
- 1984- Construction de la Rocade.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

MAIRES et ECHEVINS

ECHEVINS

De	à	Noms	
1776 (fin)	1777 (début)	Jacques Humbert-Bron	
1777		Alexandre Cochet	
1778		Jean-Baptiste Chavin	
1779		Joseph Prost-Magnin	
1780		Marc Joseph Girod	
1781		Joseph Malfroy	
1782		Louis Reverchon	
1783		Pierre Augustin Roche	
1784		Alexandre Cochet	
1785		Philippe Girod	
1786		Pierre Denis Vuandelle	
1787		Eugène Benoît Clément	
1788		Pierre Augustin Roche	
1789		Denis François Reverchon	
1789 (fin)		1790 (début)	Claude François Girod

MAIRES

De	à	Noms
1790 (1° fev)	1790 (29 mai)	Pierre Alexis Perrad
1790 (30 mai)	1791 (30 nov)	François Célestin Morel
1791 (1° déc)	1792 (14 déc)	Claude Etienne Jobez
1792 (15 déc)	1799 (23 juin)	Pierre Hyacinthe Caseaux
1799 (24 juin)	1800 (4 juin)	François Cochet
1800 (5 juin)	1800 (30 déc)	Pierre Alexis Perrad
1801 (22 mars)	1803 (12 août)	Célestin Clément Fils
1803 (13 août)	1803 (24 nov)	Claude Nicolas Reverchon
1803 (25 nov)	1808 (28 janv)	Pierre Claude Caseaux
1808 (29 janv)	1825 (28 janv)	Jean Emmanuel Jobez
1825 (25 fév)	1831 (4 janv)	Pierre Célestin Vandel aîné
1831 (5 janv)	1838 (9 sept)	Louis Ogier
1838 (10 sept)	1840 (31 juill)	pas de maire
1840 (1° août)	1843 (8 oct)	Louis Etienne Alphonse Jobez
1843 (9 oct)	1848 (15 mars)	Nicolas Auguste Girod
1848 (16 mars)	1851 (14 déc)	Claude Gabriel Regad
1851 (15 déc)	1852 (23 juill)	Louis Etienne Alphonse Jobez
1852 (24 juill)	1870 (23 sept)	Aimé Victor Séraphin Lamy
1870 (24 sept)	1875 (3 janv)	Jules Girod
1875 (4 janv)	1884 (17 mai)	Alphonse Lamy
1884 (18 mai)	1885 (12 sept)	Jules Girod
1885 (13 sept)	1886 (18 fév)	Adolphe Fournier
1886 (19 fév)	1892 (14 mai)	Auguste Lamy
1892 (15 mai)	1896 (16 mai)	Adolphe Fournier
1896 (17 mai)	1908 (16 mai)	François Crinquand
1908 (17 mai)	1931 (décès)	Henri Lissac
1931 (30 mai)	1953 (8 mai)	Louis Paget
1953 (9 mai)	1956 (30 janv)	Paul Dalmais
1956 (31janv)	1959 (23 mars)	Roger Passet
1959 (24 mars)	1971 (26 mars)	Gaston Prost-Dame
1971 (27 mars)	1983 (mars)	Jean Louis Crestin-Billet
1983 (mars)	1989 (mars)	Roland Carminati
1989 (mars)	1995 (mars)	A. Cachot et Roger Gobet
1995 (mars)	2001 (mars)	Jean-Paul Salino
2001 (mars)	2008 (mars)	Jean-Paul Salino
2008 (mars)	2014 (mars)	Jean-Paul Salino

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

POPULATION

Dates	Nombre		Dates	Nombre
1793	1049	<i>POPULATION</i> <i>DE</i> <i>MOREZ</i>	1901	5449
1800	1218		1906	5680
1806	1291		1911	5928
1821	1694		1921	5100
1831	2067		1926	5136
1836	2509		1931	4982
1841	2726		1936	4892
1851	3153		1946	4691
1856	3851		1954	5588
1861	4762		1962	5777
1866	5458		1968	6408
1872	5178		1975	6811
1876	5419		1982	6739
1881	5542		1990	6957
1886	5443		1999	6144
1891	5124		2008	5865
1896	5333			

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Rue Émile Zola et l'Abbaye



Photo Bernard Gabriel-Robez

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

CHAPITRE III

LES

PRECURSEURS

LES MOREL

Vous avez dit "MOREL" ?

Morez devrait son appellation aux Morel dont l'origine dans les environs immédiats de la "Vallée sans Printemps" ne fait pas de doute. Chaque Morel de la région, voire d'ailleurs, pourrait se targuer d'être le digne héritier de l'ancêtre dont le bourg jurassien adopta peu à peu le nom, après quelques itérations successives de sa dénomination. L'importance du nombre de Morel en France justifie une certaine prudence quant au titre de " descendant direct " et surtout d'" inventeur " du patronyme de Morez. D'autant que, selon un parchemin de 1531, c'est un certain Bailly de Morbier qui serait déjà installé sur les Teppes ou rue du Moulin (rue Pierre Morel actuelle), donc bien avant les Morel. De multiples recherches menées à ce sujet depuis quelques décennies nous laissent dans l'expectative. Les descendants existent certainement mais probablement pas à Morez. Et si par hasard il s'en trouvait un, il aurait déjà clamé haut et fort son identité. À ce jour, l'interrogation de plusieurs héritiers potentiels parmi les 315 recensés dans le Jura aboutit à un mur d'indifférence sinon d'ignorance de leur arbre généalogique.

Etienne MOREL le fondateur de Morez

Ainsi, la saga des Morel est-elle multi branches car si les traces industrielles de cette dynastie existent, il n'est pas certain qu'au fil du temps, nous soyons en présence des successeurs biologiques du grand personnage qui donna son nom au bourg vers 1776, lors du démembrement La Mouille Morez. Néanmoins, accrochons-nous à la tradition qui désigne Etienne Morel comme l'ancêtre officiel de la cité.

Etienne Morel, forgeron, se fixe dans la Combe Noire vers 1565 (ou 1562 selon Joseph Rouyer dans son ouvrage "*la lunetterie dans le canton de Morez*"), donc bien après un Pierre Girod qui installe le premier moulin à martinet dans la solitude. Deux versions alimentent les conversations sur l'origine des Morel. Pour certains, il descend des Rousses. Pour d'autres, il vient de Longchaumois, après avoir embrasé le moulin du Saut sur la Lemme appartenant à Lezay du Châtelet de Fort du Plasne. Il s'échappe, se réfugie près de la source de Bellefontaine puis bâtit une forge le long de la Bienne sur le site de la rue des Forges. Cet établissement serait authentifié dans un acte daté de 1571, et qui aurait disparu lors de l'incendie de la Grande Judicature de Saint-Claude.

Comment a-t-il obtenu l'acensement du monastère de Saint-Oyan de Joux ? Grand Claude Reverchon de la Mouille, surnommé " l'Ancien " aurait cédé une partie d'un cours d'eau (arrivoir) sur le fleuve à Etienne Morel. Celui-ci y construit alors " moulins, forges, scieries et battoirs ". Les installations s'étendent avec la réputation du maître des lieux, à tel point que

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

l'agglomération, comprenant quelques fours, est connue aux alentours par les noms successifs de Morel et Morel-sous-Morbier. Cette dénomination tend à prouver que le site est situé au pied des Essarts, sous le bourg de Morbier. Puis la désignation évolue au gré de la prononciation du patois du " pays " : Moré, Morès, Morey, Morez en Montagne pour adopter enfin Morez (du Jura).

D'aucuns prétendent que l'origine de l'adjonction du " z " au nom initial, comme celle des Arbez, Jobez, Odobez, Robez ne serait pas le fait des Espagnols car la région n'a jamais été sous la tutelle ou l'emprise hispanique. Mais un doute subsiste. Car si les émigrés savoyards sont venus peupler la montagne jurassienne et servir les ecclésiastiques d'origine espagnole, attirés par la haute réputation de l'Abbaye de Saint Claude, des moines de la péninsule ibérique sont probablement venus parmi nous avec leurs domestiques. Leurs descendants auraient alors participé au défrichement des forêts et leur boisement de concert avec la population jurassienne naissante ! Une autre version, énoncée par des Moréziens de souche lointaine, suppose l'introduction du " z " comme une réaction des habitants contre le roi lors de la révolte de Lacuzon en faveur des Espagnols.

Des MOREL par milliers

Comme beaucoup d'autres artisans et fermiers, les Morel vivaient en cercles quasiment fermés dans les villages situés autour du futur canton de Morez. Il est donc certain que bien avant Etienne Morel, le nom générique des Morel était répandu dans les hameaux, lieux-dits et " fins fonds " de village.

Au milieu du 19^e siècle, des petits cousins éloignés témoignent de leur activité dans le métier florissant de l'horlogerie. Les environs de Morez sont les principales sources de ces réussites industrielles. Des Morel, venant de Fort du Plasne, s'installent à Morez avec leurs trois fils et six filles. L'un d'eux, Pierre Morel, part à Bordeaux alors que Joseph Régis et Augustin poursuivent leur métier d'horloger à Morez. L'importance du commerce vers le sud de la France et en Espagne, profite à ceux qui osent quitter la terre natale. Mais leur succès paraît encore bien modeste eu égard à l'héritage pourtant décevant laissé par les sédentaires. Pierre Morel n'est pas le premier à s'expatrier. François Morel de Bellefontaine émigre à Roanne en 1786 et pratique aussi le même métier.

Citons aussi François Célestin Morel, le premier maire éphémère de Morez du 31 mai au 30 novembre 1791, succédant après la Révolution à Pierre Alexis Perrad déjà cité, qui l'avait précédé pendant trois mois.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Des MOREL et leurs surnoms

La reproduction de familles très nombreuses, très proches les unes des autres, les mariages de "promiscuité" et de proximité, impliquaient le recours obligatoire sinon utile aux surnoms, sobriquets et combinaisons de noms et prénoms évocateurs. Comme les Morel sont presque aussi prolifiques que les Martin en France, les noms patronymiques combinés apparaissent peu à peu. On pouvait donc les différencier soit par des particularités physiques, soit par le métier de l'intéressé, soit par le prénom de leurs géniteurs (Maurice à la Blanche, Alphée à la Sidonie, etc.).

Sans pouvoir confirmer les degrés de parenté, d'autres Morel de la région de Morez ont porté haut la réputation de leurs aïeux. Au nom générique s'est accroché un surnom suffisamment éloquent pour distinguer le porteur d'un autre individu du clan. Citons les Morel-Seytout, les Morel-Fourier, les Morel-à-l'Huissier, les Morel-Maréchal, les Morel-Jean, les Morel-Mottet.

Les Morel-Fourier

Leur cas évoque la fonction de tailleur ou d'employé en charge des vêtements militaires dans les armées. Mais plus tard, leur métier est tout autre. Lorsque Claude Joseph Morel-Fourier de Morez décède en 1806, sa clouterie de forges déjà ancienne connaît un déclin sensible dû à la concurrence de la pointerie mécanique. Bien que les ouvriers soient d'abord campagnards, leur reconversion dans le négoce et "l'établissage" horloger se développe. Les Morel-Fourier évoluent dans ce sens, et grâce à leur esprit d'entreprise, ils réussissent à se convertir. Déjà en 1745, un certain Claude François Morel-Fourier se déclare horloger dans un acte de demande de dispense pour consanguinité de Pierre Bailly-Salins où il est témoin. Les unions favorisent les mutations. Les mariages du cloutier Marcel Pierre Célestin Morel-Fourier avec une des filles Marie Virginie des célèbres Mayet horlogers, et de Marie Constance Morel-Fourier avec Joseph Augustin Mayet en 1813 démontrent l'intérêt des croisements de destinées. L'horlogerie semble vraiment synonyme d'enrichissement de la troisième génération. Alors que Jean Baptiste Morel-Fourier meurt cultivateur, son fils Jean Claude Célestin décède horloger et riche propriétaire terrien.

Les Morel-à-l'Huissier

Les "Morel à l'Huissier" doivent leur nom à l'association du nom des Morel et du métier pratiqué, vraisemblablement à Morbier. S'agit-il de l'huissier, l'honorable Morel, notaire (terme réservé aux officiers relevant d'une juridiction provinciale) ou bien " l'huissier ", le bedeau du village préposé pour sonner les cloches ? Comme chaque enfant Morel ne peut avoir un huissier notaire comme parrain, leur nombre étant au demeurant très limité, la deuxième hypothèse l'emporte.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Les Morel-es-Jean

Après 1800, les Morel-Jean sont propriétaires en indivision d'une forge avec Jean Victor Lamy (à cette époque, la fraction d'une forge suffit pour exercer le métier de cloutier). Jean Baptiste Morel-Jean concentre son activité au lieu-dit le " Champ de la Veuve ", dans la combe de Morbier. Et toute la famille, dont Joseph Aimé, Jacques et Jean Pierre Emmanuel, est implantée à deux encolures de la fonderie. Elle y construit sa fortune, foncière par l'importance des terrains acquis, et industrielle dans la clouterie. Le mariage de Joseph Emmanuel Collet, cloutier à la Combe en 1823 avec Jeanne Mélanie Morel-Jean du même hameau et exerçant le même métier, favorise l'extension du domaine cloutier. Celui de l'une de leurs filles, Marie Adèle Collet, en 1853 avec Jean Elie Morel-Jean, horloger permet une diffusion élaborée de cette activité.

Les Morel-Maréchal

Les "*Morel-Maréchal*" ne sont pas en reste ! Citons simplement leur brevet déposé en 1862 par Félix Morel-Maréchal intitulé "le miroir aux alouettes", destiné à attirer les oiseaux pendant la chasse !

Les Morel-Mottet

Quant à l'histoire des "*Morel-Mottet*", elle débute bien avant 1800. Les épousailles entre Thérèse Morel-Mottet en 1779 et Jean Joseph Girod préfigurent les grandes manœuvres des familles pour assurer leur suprématie dans les métiers du vallon. Le parcours de la firme "*Gouverneur Audigier*", présidée par Françoise Morel-Mottet, démontre l'aptitude de leurs dirigeants pour se hausser au-dessus du panier des entrepreneurs émérites de la ville. On en reparlera plus tard.

Les Morel et les Jobez

Les Morel participent donc au 16^e siècle avec les Reverchon, les Mayet, les Lamy et les Girod et autres fermiers de Villedieu, à l'animation économique et déjà bruyante de la petite bourgade industrielle. Puis la descendance des Morel se perd dans les méandres et l'incertitude du passé. On sait cependant qu'ils prennent possession au début du 17^e siècle de l'usine de transformation des métaux fondée en 1559 par Girod-Bourguignon sur la rue des Forges. Ils vivent la période pesteuse entre 1636 et 1652, et l'envahissement de la Franche Comté à la même époque. Plus d'un siècle plus tard, les successeurs cèdent l'établissement à Jean Baptiste Prost dont l'itinéraire est détaillé dans les chapitres suivants.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Les noms des Morel entrepreneurs ou artisans s'égrènent dans la vallée et sur les plateaux depuis l'époque lointaine évoquée auparavant. Leur histoire s'estompe peu à peu dans la mémoire des biographes. Portons-nous donc au 18^e siècle où les données sur la dynastie des Morel resurgissent dans les archives et les travaux des chercheurs. Plusieurs lignées portent les couleurs des pionniers, qu'ils soient leurs descendants directs ou leurs collatéraux même éloignés. Rapportons ici le parcours de l'une des branches les plus fameuses des Morel, associés à la non moins légendaire manufacture des Jobez.

En 1777, un certain Marc Joseph Morel (1750-1800), né à Longchaumois, participe au croisement des familles de la région en épousant en 1770 à Morez, Marie-Thérèse la sœur de Claude Etienne Jobez, dont la réputation de maître des forges n'est plus à faire. Un an plus tard, c'est Jeanne Morel qui convole en "justes noces" avec Alexandre Jobez, un cousin germain de Claude Etienne. La fille de celui-ci, Octavie Gabrielle n'est pas en reste et épouse le contremaître des forges Claude Louis Boutaud, plus jeune de 14 années. Les alliances d'argent et la quête de relations influentes, tant prisées par les familles de vieille souche de Morez, vont porter leurs fruits. Claude Joseph Morel, fils de Marc Joseph, déjà maître des forges du comte de Watteville en 1779 propose son association à Claude Etienne Jobez. Ce dernier connaissait déjà la renommée de l'homme et celle des forges de Bourg de Sirop. Ainsi, l'acte de la "*Société Morel-Jobez*" est signé pour deux tiers à Morel, le reste à Jobez le 24 juillet 1785. Quelques années auparavant (1783), Morel avait loué un fourneau de Fontenay appartenant au marquis de Montrichard. La Révolution, les besoins en canons et fusils portent l'exploitation au sommet de la gloire des deux hommes, surtout celle de Jobez, devenu le maître incontesté de l'affaire. Mais Morel vieillissant cède ses parts en 1797. À sa mort en 1800, sa fille cadette Marie, qui avait épousé Pierre Alexis Jobez, devient la riche héritière des propriétés de son père.

La suite de l'aventure de la dynastie des Jobez est expliquée dans les paragraphes ultérieurs.

LES GIROD

C'est dans le bas de la Combe Noire vers 1500 que l'histoire connue de la ville de Morez s'enclenche. La vallée presque sauvage s'animait des efforts de quelques bûcherons et défricheurs autorisés par les Abbés de Saint-Oyan-de Joux à exploiter l'immense forêt du Risoux. L'eau tumultueuse de la Bienne sinueuse se faufilait le long des monts Trélarce et Béchet. Encore indomptée, sa puissance se heurtait sans but sur les rochers de leurs contreforts. Personne encore n'utilisait son énergie potentielle jusqu'au moment où les moines propriétaires s'avisèrent de commencer l'exploitation du site en délivrant des acensements aux pionniers du Haut Jura. Ils sont nombreux et les Girod de Morez, Bellefontaine, Morbier et des Rousses méritent que nous nous attardions sur leur cas, tant est grande la renommée de leurs entreprises, tant est prolifique leur descendance en France et dans le Monde.

Ce serait au début du 16^e siècle que Pierre Girod-Bourguignon de Bellefontaine aurait possédé au fond de la vallée un moulin appelé "moulin vieux", puis plus tard "martinet vieux". On en trouve la trace dans divers actes antérieurs à cette date, mais le lieu précis demeure une inconnue dont l'intérêt historique est secondaire. En bas de Morez, sur la rive droite de la Bienne, au voisinage de ce que l'on appellera au 18^e siècle la "Tirerie", la future rue de Forges paraît l'endroit le plus propice pour y installer moulins et autres martinets animés par l'énergie hydraulique de la rivière. Peut-être y eut-il un autre moulin, loué à un nommé Bailly dont il est question dans un parchemin de 1531 appartenant à la famille Runner, descendants de Girod de Bellefontaine. La controverse sur le sujet est ouverte depuis longtemps entre M. Christin (1772) auteur de "*Dissertation sur l'établissement de l'Abbaye de Saint-Claude*" et Joseph Rouyer dans son ouvrage sur "*La lunetterie dans le Canton de Morez 1706-1902*".

Il est probable que d'autres industries précédèrent celle des clous au 15^e siècle. On construisit d'abord des battoirs à chanvre pour préparer la filasse, des foules pour le travail du drap et des moulins à grains. Une scierie associée à ces installations produisait les planches pour les maisons couvertes de bardeaux et de tavaillons. Ce qui explique pourquoi les scieries et les clouteries se multiplièrent rapidement le long de la Bienne afin de satisfaire les besoins des constructions généralement en bois et ceci bien avant 1500. Déjà un acte d'acensement d'un décours d'eau sur l'Évalude est signalé en 1496 au profit de Richard Gros de la Mouille. Plus loin encore dans le passé, on parle d'un moulin sur la Bienne en 1446 loué par un Bailly dont on ignore s'il s'agit du personnage cité dans l'acte de 1531.

Claude Girod Clerc, cloutier de Bellefontaine, cousin de Pierre Girod-Bourguignon, bénéficie avant 1531 du premier acte mainmortable connu

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

dont il ne se serait libéré que si l'acensement octroyé n'était pas transmis dans des mains étrangères à sa propre famille et à ses successeurs en ligne directe. Si le cas se présente, les biens meubles et immeubles reviennent automatiquement à l'Abbaye de Saint-Claude. Pour éviter ce principe successoral, les membres vivent sous le même toit ou sur un bien indivis constitué de terrains et de plusieurs maisons voisines. Ainsi se développent l'enracinement perpétuel des familles et la création des hameaux (" *meix* ") habités par les descendants de l'ancêtre éponyme (cas par exemple des villages de Belbenoit ou du hameau des Buclets qui portent le nom pérennisé des colons initiaux).

Claude Girod Clerc s'installe dans le premier moulin à martinet sur la rive droite de la rivière entre les moulins du Bailly évoqué précédemment et de Pierre Girod-Bourguignon, emplacements prouvés pour le premier par les archives familiales de Bernard et Jean Girod-Runner qui le situe " *sous la Roche au Dade* ", dans la rue Pierre Morel - anciennement rue des Moulins ou rue des Teppes - où la famille a séjourné là depuis près de quatre siècles, et plus en aval pour le second dans la rue des Forges. Mais les termes du contrat de Catherine du Tartre, Grand Prieur du Monastère de Saint Oyan de Joux, ne satisfait pas Claude Girod Clerc. Il renonce à la construction, à l'exploitation des écluses et des " *éschenault* " (chenaux ou arrivoirs ou déversoirs), prétextant le niveau prohibitif du droit d'entrée et le poids du cens perpétuel convenu certainement trop rapidement, dont il doit s'acquitter chaque lendemain de la Toussaint au pitancier François de Bruyeyl, Prieur de Clervaux en Montagne et de Saint Lupicin. Le 31 décembre 1555, il cède ses installations, un moulin, un fouloir, un batteur, au monastère qui les transfère à son cousin Pierre Girod-Bourguignon. Celui-ci est maintenant propriétaire de deux installations. Il avait obtenu auparavant une forte concession et avait été autorisé à construire une passerelle, la première établie sur la Bienne. Il s'agit d'une planche rudimentaire d'abord qui deviendra ultérieurement le pont de l'Affaitieux, toponyme patois morézien signifiant "pont d'où l'on jette les balayures et les déchets". Déjà maître d'un " moulin neuf " et du " moulin vieux " situé le long de la rue des Forges, il ajoute une scierie à son acquisition. En 1558 une nouvelle usine est fondée par Pierre Girod-Bourguignon dans la rue des Forges. Elle sera vendue plus tard à Etienne Morel, puis à Jean Baptiste Prost.

Les activités des Girod se poursuivent au début du 17^e siècle, alors que les acensements se multiplient et attirent moult forgerons venus de contrées voisines. En 1611 Jacques Gourry, maître dardelier, arrive à Morez et se met au service de Pierre Girod dit " Perret à Bourguignon ", fils de Pierre Girod-Bourguignon. L'usine produit des faux et des faucilles pour le défrichage et le fauchage des environs, activité accélérée par la progression importante des déboisements et transformations en prés et terres labourables. Les clouteries se développent et enrichissent encore les Girod. Mais en 1636, un incendie détruit Morez et les archives de la ville. Une épidémie de peste ravage la région, au moment où débute la Guerre de Dix ans opposant la Maison

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

d'Autriche et la France. La même année l'agglomération est rasée par les troupes de Weimar comme Foncine en 1639 qui subira un sort semblable. Après plus de quinze ans de malheurs, les campagnes et les villes ont perdu la moitié de leur population. En 1659, à la paix des Pyrénées, la France restitue les territoires comtois conquis à l'Espagne. Aussi après tous ces désastres, Morez doit relancer ses activités. En 1665, les Girod-Bourguignon, qui avaient cessé leur exploitation pendant les évènements, reçoivent un second acte d'acensement sur la Bienne "*en Morel*". Il porte sur les mêmes lieux, les mêmes usines et ajoute à l'entreprise une clouterie, un fourneau simple, une serre et trois moulins supplémentaires.

La suite de leur histoire passe par la rue Pierre Morel où nous retrouverons leurs traces encore visibles de nos jours lorsque nous aborderons cette voie routière.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

LES BAILLY

Le nom des Bailly vient de loin ! Maurice Genoudet écrit " dans un article paru il y a assez longtemps dans l'Indépendant du Haut Jura, il est déjà question de la location d'un moulin sur la Bienne en 1446, à un nommé Bailly, moyennant un cens annuel de 2 sols genevois ". Plus de 26 600 personnes nées en France sont réparties aujourd'hui dans 49 départements. Les Bailly forment le 135^{ème} rang des noms les plus portés en France.

Avec l'aimable autorisation du généalogiste Reynald Bailly, qui a réalisé une profonde recherche sur l'origine de sa famille (12^o siècle), nous portons en annexe du parcours des Bailly le résumé de ses travaux sur la formation de son patronyme.

Le canton peut s'enorgueillir d'avoir abrité les meilleurs d'entre eux. Forgerons, cloutiers, maréchaux-ferrants, les Bailly se sont dispersés le long des ruisseaux et rivières de la région. Certains sont partis, d'autres se sont concentrés en groupe. Car la mainmorte a produit son effet en obligeant les familles à s'établir sur le même lieu, matérialisant ainsi des " hameaux patronymiques ". Autour des villages centraux, les lieux dits naissent de la présence sur une large période de descendants de l'ancêtre originel. À Longchaumois les hameaux portent rarement le nom ou le prénom de telle ou telle famille comme les Crozet, Rosset, Belbouchet, Cornet, la Saugat, Bombourg. Les Bailly n'ont pas accroché leur nom patronymique sur un panneau de chemin vicinal, mais les souvenirs demeurent tenaces chez les anciens. D'autant que leurs œuvres ont largement franchi le grand territoire de cette commune. On les retrouve bien au-delà du canton. Des sociétés portent fièrement le nom des Bailly. Pour éviter les confusions entre " clans " et " dynasties ", des surnoms se sont accolés au nom originel. Retrouver l'histoire spécifique des Bailly-Basin ou Bazin, Bailly-Comte, Bailly-Maître, Bailly-Masson, Bailly-Salins et d'autres encore, relève de l'exploit que l'auteur ne peut accomplir sans semer moult erreurs dans ce fatras de générations. La construction des arbres généalogiques s'avère quasiment impossible et superfétatoire.

Concentrons-nous sur les Bailly de Longchaumois, ou plus précisément d'Orcières, au sud-ouest du village, fief connu des Moret-Bailly. Au début du 19^o siècle, ils participent au démarrage de la lunetterie. Près des Rivières -à cette époque les distances parcourues à pied, hiver comme été, ne font pas peur aux autochtones- ils absorbent la technique naissante et forment avec quelques autres le bataillon des précurseurs, ces paysans lunetiers dont le "Musée de la Flore" du village perpétue la mémoire. La famille se spécialise avant 1813 dans le découpage des branches de lunettes. En 1854, Louis Pascal et son fils aîné, collatéraux de Moret-Bailly créent à Paris une maison dont la trace est perdue. Mais la liste des brevets établie par Joseph Rouyer dans son " Coup d'œil sur la lunetterie " signale le dépôt en 1872 d'un brevet pour " pince-nez à plaquette bascule ". Peu après, Moret-Bailly dit le " Pi ",

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

s'éloigne d'une lieue en direction des " monts de Bienne " où l'histoire lui confère le métier de fabricant de vis pour lunettes, avec une machine manuelle mue par un archet.

Le hameau des Moulins Piquand regroupe, autour des scieries et fromageries des environs, les Bailly... sans fioritures. Là sont nés des Bailly et leurs alliés. Ils incarnent à eux seuls le génie mécanique chaumerand. Honoré Bailly, mécanicien, a colporté son savoir-faire dans la vallée de Morez. Vers 1842, il s'installe tailleur de verres de lunettes. Son innovation très mécanisée se substitue à la déjà ancienne technique manuelle introduite par Pierre Combey. Ses productions sont dédiées au départ à la toute jeune société "Lamy-Lacroix". Repris ultérieurement par la société "Nicole" et sa copie conforme exploitée à proximité par Joseph Bailly, puis M. Comroy et "Lamy Bouteux" en Gouland, cet outillage n'a pas été conservé. Ces entreprises ont disparu bien avant 1900.

Pourtant l'innovation technique est le fer de lance des Bailly. Les frères de Honoré Bailly, Célestin et Casimir des Moulins Piquand, Jules Regad et Pagillon leurs beaux-frères, Séraphin, Sylvain, Joseph (déjà cité) et François Bailly sont des créateurs. En particulier celui-ci. Il réussit à déposer 7 brevets d'invention entre 1845 et 1873. Les nouveautés consistent à perfectionner le processus de production des montures de lunettes. Les matières premières employées se diversifient. L'acier, le cuivre, le maillechort autorisent la mise en œuvre de moyens mécanisés en avance sur ceux des concurrents. Le Chaumerand quitte en 1860 le berceau familial et poursuit sa carrière de " mécanicien lunetier " à Morez où il invente des outils modernes pour polir et bronzer les pièces de lunetterie.

Peu à peu, la lignée des Bailly de Longchaumois se disperse aux quatre vents de la région puis de la France, laissant derrière eux le souvenir d'une grande lignée d'artisans géniaux. Ils rejoignent ainsi l'armée de ceux qui font depuis des siècles la renommée du Haut Jura, celle des outilleurs de précision.

Lors de notre incursion à Longchaumois, nous avons porté notre attention sur les Bailly d'Orcières et des Moulins Piquand. Or, en dehors de l'agglomération chaumerande, d'autres entrepreneurs ont porté haut le panache de la grande lignée des Bailly. Apparemment, la dispersion des membres ancestraux de cette longue dynastie peut rendre impossible le démêlage de l'écheveau, compliqué par les rapprochements et les mariages, alambiqué par les appendices ajoutés au patronyme initial et surtout carencé par l'absence d'archives lointaines ou de témoignages de descendants curieux de leur provenance. Pourtant, grâce à Paul Bailly-Basin et ses travaux remarquables à la Mairie de Morbier, nous disposons de la généalogie des Bailly et des apparentés qui nous intéressent.

Pour éviter les homonymies, les familles prennent l'habitude de compléter leur nom original par des surnoms distinctifs, dont la banalité ne

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

saute pas aux yeux de nos contemporains. Leur emploi facilite cependant la lecture de la généalogie, d'autant plus que pour le cas considéré, les croisements familiaux entre les Bailly-Comte, les Bailly-Maître, les Bailly-de-Bin, les Bailly-Basin (ou Bazin), les Bailly-Bechet et les Bailly-Salins sont multiples, comme les prénoms des enfants, répétés d'une génération à la suivante, comme s'il y avait pénurie dans ce domaine.

Nous évoquerons les Bailly-Comte, les Bailly-Maître, les Bailly-Basin lorsque nous prendrons de la hauteur dans le grand chapitre consacré aux entreprises implantées dans les localités environnantes " Sur les hauteurs de Morez ".

ANNEXE

L'origine du nom des BAILLY Par Reynald Bailly

Partons à la découverte de cette ascendance BAILLY. Une ascendance que je croyais par mon père et mon grand-père d'une façon lointaine Champenoise mais qui au contraire ne manque pas de surprises.

Reynald Bailly

En quelques lignes rappelons la formation des noms de famille.

Dès le Moyen-Âge, les lieux, les montagnes, les rivières ont déjà reçu des dénominations, les hommes entre eux ont procédé de la même façon. Tous sont désignés par un nom, un nom unique qui leur est individuel et qui disparaît avec eux. Ces noms, disons plutôt ces surnoms, naissent du langage parlé, emprunts des mentalités, des habitudes du décor de la France d'alors.

Il faut bien penser que jamais ces surnoms ne sont choisis par l'intéressé lui-même, au contraire, ils lui sont donnés par des tiers et donc beaucoup plus généralement teintés de moquerie et d'ironie que de louanges.

Ce n'est qu'au 17^e siècle que les noms de famille deviennent héréditaires. La famille va donc être identifiable. Tout ceux vivants "à même feu et même pot" auront un nom commun. Le surnom de l'un de ses membres va servir à dénommer les autres membres, c'est généralement le père qui a la suprématie d'où le PATRONYME. Puis comme les fiefs, les dignités ou les métiers, il devient héréditaire.

Comme la plupart des patronymes, c'est vers la fin du Moyen-Âge qu'il nous faut situer ce lointain ancêtre ayant donné d'une façon héréditaire, son surnom précieusement conservé et transmis de génération en génération jusqu'à nous et qui le restera aussi longtemps qu'il y aura des descendants mâles.

Avec mes deux petits-enfants Guillaume et Matthieu je connais déjà deux générations qui en assureront la pérennité que, par ailleurs, je souhaite longue et nombreuse.

Le patronyme BAILLY est une variante orthographique de bailli qui vient du mot, baillif attesté au XII^e siècle. Il est issu de l'ancien français "bail" qui signifiait "gouverneur, tuteur", en latin "bajulus", porteur.

Au Moyen-Âge, à l'époque où notre nom de famille s'est formé, le bailli est un personnage important, au sommet de l'administration féodale. C'est le bailli qui rend la justice au nom du roi ou d'un seigneur, le prévôt étant son subalterne. Le bailli est un juge, officier d'épée ou de robe, chargé de trancher les litiges entre les sujets et de fixer les amendes pour le compte du seigneur.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

BAILLY est donc un nom de dignité administrative, et il ne peut être exclu que nous ayons pour ancêtre un véritable bailli. Cependant, le nombre des porteurs de ce patronyme étant très élevé, il faut y trouver une autre explication. On peut penser que le surnom BAILLY fut attribué à notre ancêtre parce qu'il y avait un rapport entre celui-ci et le bailli. Mais quelle était véritablement la nature de ce rapport ? Était-il appelé ainsi parce qu'il disposait d'un pouvoir semblable à celui d'un bailli, en tant qu'intendant du domaine par exemple ? Plus simplement c'était peut-être un surnom ironique attribué par son entourage à celui qui rappelait le bailli par son physique ou son comportement.

C'est vers la fin du Moyen-Âge (XII^e siècle), qu'il nous faut en principe situer notre lointain ancêtre porteur de ce patronyme, dont le berceau géographique est très nettement localisé dans le Jura. C'est d'ailleurs dans ce département que j'y retrouve l'origine de NOTRE ascendance BAILLY.

En Suisse romande aussi nombreuses sont les localités jurassiennes qui possèdent leur "bailli" mais comme en France ce nom est trop fréquent pour représenter d'anciens baillis. C'est donc là aussi un sobriquet ironique. Dès 1497 l'on trouve un Jean BAILLYF à Porrentruy et aujourd'hui encore les BAILLY le plus souvent orthographiés sans "F" sont présents dans ce canton suisse.

Ce patronyme BAILLY s'est vu orthographié sous des formes les plus diverses, sans conséquence puisque les noms propres n'avaient pas d'orthographe, une orthographe que les prêtres qui ont tenu les registres avaient des plus flottante. C'est ainsi que l'on voit dans le même registre, parfois dans le même acte, le nom écrit sous différentes formes. Ajoutons que nos ancêtres ruraux dans leur très grande majorité analphabètes auraient été incapables d'épeler leur nom, des noms nés et transmis du langage parlé. Puis il y eut l'évolution de la langue et des sons. C'est ainsi que nous trouvons des : BAILLY, BALLY, BAILLI, BAHY, BAILLIF et même des BAI et BAIY pour les plus anciens et notre patronyme lui-même n'a pris le Y qu'à partir de notre Renobert né en 1700 (BAILLIF)

Ce ne sera qu'avec l'apparition des livrets de famille que l'orthographe s'est en principe stabilisée. Ce ne fut pas le cas général et il y a de nos jours, ceci tout à fait reconnu et officiel, plusieurs variantes orthographiques et même des noms au patronyme composé.

En effet la Franche-Comté a bien tardé à dénommer tous les membres de la famille vivant à même "feu et même pot" sous le même nom généralement, celui du père d'où le patronyme et de le transmettre par hérédité à leurs descendants. Aussi pour distinguer les différentes familles, et Dieu sait que les Bailly étaient nombreux, c'est par un surnom ajouté au précédent que les familles se sont différenciées. Pour certaines, ce surnom est devenu indissociable du patronyme et forme un nom composé. C'est pourquoi, de nos jours, nous trouvons des BAILLY-MAITRE, BAILLY-SALIN, BAILLY-BECHET, BAILLY-COMTE, BAILLY-MONTHURY, BAILLY-BASIN et même BAILLY-MAITRE-GRAND, et BAILLY-SANS-SOUICI, etc.

Au cours de mes recherches aux Archives de la ville de Paris (Quai Henri IV) parmi les nombreux BAILLY, je suis tombé en arrêt sur un "Jules César BAILLY" !!! Ça ne s'invente pas...

Si bien évidemment ce dernier n'avait rien à voir avec le "Grand Jules César", les BAILLY qui se sont fait un nom ou se sont distingués par des œuvres, des écrits, des faits politiques ou des actes remarquables sont nombreux.

AUJOURD'HUI LES BAILLY

J'ai procédé à la recherche des porteurs actuels du patronyme BAILLY, en partant des données de l'annuaire Minitel dans les 36.600 communes de France et d'Outre-Mer. Après suppression d'un certain nombre de professionnels ou de lieux, cette recherche m'a permis de répertorier :

- Environ 7.120 foyers portant le nom de BAILLY répartis dans tous les départements sauf la Lozère.
- Le nombre total des actuels porteurs du patronyme BAILLY peut être estimé à environ 21.000 personnes en données corrigées, nombre moyen 2,5 personnes par foyer et 20% de foyers non répertoriés.
- La répartition de ce patronyme sur le territoire met en évidence un berceau géographique qui s'étend de la Franche-Comté à la région Centre en passant par la Bourgogne, avec une densité particulièrement élevée dans le Jura.

Il est vrai que le Jura, si cher à notre France, arrive nettement en tête avec pas moins de 320 foyers au patronyme BAILLY ce qui représente approximativement 14 pour 10.000 habitants. A ces foyers, on peut y ajouter les 130 aux noms composés dont les BAILLY-MAITRE et BAILLY-COMTE, les plus nombreux, sont de loin aussi les plus présents dans ce département.

L'autre particularité de ce patronyme est d'être présent dans un grand nombre des 577 communes de ce département avec une sur quatre où l'on y découvre au moins un foyer BAILLY. La région de Saint Laurent-en-Grandvaux (origine de notre ascendance) reste aujourd'hui encore une zone centrale du patronyme.

Après le Jura, les départements comme la Saône-et-Loire avec 270 foyers, le Cher avec 266, le Rhône avec 290, le Pas-de-Calais 262, la Côte-D'Or avec 190 et le Doubs avec 163 foyers sont aussi des départements bien représentés.

Les BAILLY ont subi la classique attraction du littoral méditerranéen ainsi que celle de toutes les, grandes cités. Les

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

grandes routes fluviales et les principaux axes routiers se dessinent comme si les migrants s'étaient arrêtés en chemin, au cours des siècles, ayant trouvé une épouse, une maison ou du travail. Je dois citer mon arrière-grand-père Marsias BAILLY né La Chaux-du-Dombief, Jurassien, ayant pris épouse en Haute-Garonne, une Gasconne et terminé ses jours en Haute-Marne, où après trois générations, son petit-fils que je suis retrouva la Franche-Comté de ses ancêtres paternels.

Autre constatation, la région parisienne qui attire depuis des siècles des émigrants venus de toute la France, ne fut pas boudée par les BAILLY où on recense en Ile-de-France 1.354 foyers soit 19% des porteurs de ce patronyme.

Assurément ce patronyme est bien présent sur l'ensemble du territoire français et même Outre-Mer et n'est pas près de s'éteindre.

Quelques 21.000 porteurs de ce patronyme aussi dispersés, peuvent laisser penser à une origine de plusieurs souches, éliminant par là même l'idée d'être tous "cousins". Si le ou les berceaux géographiques les plus anciens auraient tendance à s'effacer, on peut affirmer qu'il subsiste encore aujourd'hui des traces suffisantes pour localiser la région d'origine du patronyme, ceci grâce à la persistance d'un noyau de familles stables sur le terrain depuis le Moyen Age, et cette région du Jura est à n'en point douter le berceau de NOS BAILLY.

-- PATRONYMES "BAILLY COMPOSES" DANS LE JURA"

Liste non exhaustive

B. MONTHUDY
B. BASIN
B. BAZIN
B. BECHET
B. CONTE
B. COMTE
B. de BIN
B. du BOIS
B. LACREUSE
B. MASSON
B. à l'HUMBERT
B. à l'EMARC
B. à LOUIS
B. à PETIT JEAN
B. de BIN la Roche
B. DEBIN la roche

B. GRAND
B. JACQUES
B. JACQUET
B. le BON
B. MASSON
B. ROMAN
B. à la SAULE
B. BONNEFOY
B. à MOTET
B. CATHENOZ
B. DUPREZ
B. MAITRE
B. MAITRE GRAND
B. MAITRE la FORGE
B. MAITRE la NANETTE
B. MAITRE à CILLE

B. SALIN à la PERNETTE
B. SALIN à la JACQUES
B. SALIN à la MOTET
B. SALIN PERRET
B. SALIN au PRE
B. SALIN le PERE
B. SALIN
B. SALIN SALINS
B. GOGON
B. PATOUILLOT
B. PETOT
B. ROMAN
B. à la SALA
B. à GARCON
B. à JEAN
B. à la PAPE

LES CASEAUX

L'histoire des Lamy, quelle que soit l'orthographe de ce patronyme, est indissociable de celle des Caseaux. C'est à l'ancêtre Pierre Hyacinthe Caseaux, né à Vaux-sur-Poligny le 4 octobre 1744, que nous pouvons attribuer la fabrication originelle des lunettes du canton de Morez. Certains affirment un peu rapidement que les débuts de la lunetterie se positionnent dans le bourg lui-même. Mais il est prouvé que les premières pièces ont été conçues et réalisées à quelques kilomètres de là dans le moulin de Buffard-Moret, connu sous l'appellation "Moulin des Rivières".

Le Bief de la Chaille, affluent de la Bienne, est sans conteste possible le cours d'eau dont bénéficie la première installation artisanale de fabrication de clous. Trois vestiges de bâtiments et de chenaux sont encore visibles. Le plus ancien sur la rive gauche (commune de Longchaumois) dont l'alimentation en eau se prenait directement dans ce ruisseau. Un autre situé en amont, sur la rive droite (commune des Rousses) recevait l'eau d'un barrage (écroulé en 1950) par un arrivoir encore en bon état. Le déversoir de ce moulin disparu fournissait le précieux liquide à une clouterie appelée "la maison brûlée" appartenant à un Grenier-petit-Masson.

Pierre Hyacinthe Caseaux, d'abord négociant à Morbier en 1776 se déplace sur le site des Rivières l'année suivante où il y produit des clous "en fil de fer à froid" sous l'appellation de "pointes de Paris" ou "clous à tête". Il s'installe dans le moulin le plus grand quoique moins récent que les deux autres. Il bénéficie déjà de l'énergie hydraulique de ce moulin à grains abandonné. Un canal en bois "sur pilotis" conduit l'eau à l'unique roue à aubes en bon état, cachée dans son abri. Un petit barrage, dont les restes sont encore discernables, fournit la force motrice pour actionner un marteau à bascule (martinet) par combinaison d'engrenages et de cames semblables à des dizaines d'autres de Morez.

En 1788 Pierre Hyacinthe Caseaux achète le moulin de Buffard-Moret désaffecté mais encore plus important que sa première acquisition. Il est doté d'équipements hydrauliques les plus puissants du canton. Dès 1796 il adjoint à sa fabrique un atelier de lunetterie.

La technique consiste à donner diverses formes au fil de fer, approvisionné dans les quincailleries de la vallée, pour confectionner ses "conserves" qui imitent grossièrement les modèles anglais. La "*tréfilerie Dolard*" bénéficie des premiers ordres de Caseaux. À cette époque le port de la lunette était peu courant. Seul un opticien averti était capable de réaliser une monture au goût des clients fortunés et d'y adapter les verres correcteurs selon la technique balbutiante du "surfaçage" à partir d'une plaque plane, de plateaux en fonte plus ou moins bombés et de poudre d'émeri. Le polissage, le taillage et l'insertion dans la monture finissaient la gamme d'opérations qui nécessitait une grande habileté. C'est la casse de ses

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

propres lunettes de presbytie qui obligea le pionnier à faire preuve d'imagination et à mettre au point ses lunettes en fer.

Ses premiers modèles sont un succès qui le conduit à se faire seconder par ses voisins. Il sait utiliser à bon compte la force de travail des agriculteurs disséminés dans les quelques fermes des alentours, entre autres celles des Arcets et des Fuyants. Pendant les longues journées, voire les veillées d'hiver, rythmées par la traite du bétail, les pièces détachées sont montées au coin du feu. Puis, à pied et à dos d'homme ... ou de femmes, elles prennent le chemin de l'exploitant négociant.

En 1796, le fondateur habite Morez. Il est capable de livrer en France et en Suisse près de 300 douzaines d'articles finis. Il emploie déjà à cette date 13 ouvriers. On recense cinq fabriques de clous de Paris dans la région pour satisfaire toutes les demandes, dont celles en fil de fer. Son ascendant dans le pays le tire vers les fonctions municipales. Il devient Maire de Morez en 1792 et restera en poste jusqu'en 1799. Quand il est élu Président du Conseil Général à partir de 1795, c'est Pierre Célestin Chavin qui le remplace avant la nomination pour un an et à titre provisoire de François Cochet.

Comme il lui faut une heure de marche à pied pour rejoindre son atelier sur les sommets, Pierre Hyacinthe Caseaux cède assez rapidement sa place de maître artisan à son fils Claude Joseph. Il abandonne peu à peu l'activité de la lunetterie et ouvre en 1800 une entreprise de transport. On le retrouve de nouveau négociant vers 1807, après l'incendie des Rousses, causé par l'embrasement des tavaillons des maisons. Opportuniste, il décide de fabriquer des tuiles en 1810 au lieu-dit "la Tuile" sur un terrain acheté à Buffard-Moret. Le four voûté en briques rouges, découvert en 1970 lors de la construction d'une étable, est situé exactement au "pont des Rivières", au confluent de la Biennette et du Bief de la Chaille. La mort du fondateur en 1814 et la faillite de sa gestion conduisent à la fermeture du site.

Claude Pierre Caseaux, neveu de l'ancêtre, ceint lui aussi l'écharpe de Maire de la ville entre le 25 novembre 1803 et le 28 janvier 1808. Les échanges épistolaires entre habitants sur les limites du territoire morézien valent la peine de les savourer quelques instants. Les arguments et les réprobations de chaque partie, sont décrits avec talent par Maurice Genoudet, ancien Directeur de l'École de garçons, dans son ouvrage sur "*l'Histoire de Morez 1776-1976*".

Claude Joseph Caseaux se consacre encore à la fabrique familiale en 1799. À compter de cette date, il dirige à Morez une manufacture provisoire d'armes, en particulier des piques et des baïonnettes. Cette firme est sous la dépendance de celle de Carouge. Après le transfert de l'atelier morézien vers Genève en 1800, il est autorisé à conserver la tête de sa fabrique de lunettes, "la seule existant sur le territoire de la République" selon les pièces

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

justificatives en possession de la famille Ducher, descendante des Caseaux. Il est cependant probable qu'un autre atelier existait à Genève où le Directeur Caseaux vaquait régulièrement. Cette charge complémentaire pourrait signifier que cette famille a bien répandu l'industrie lunetière dans tout le territoire jurassien.

Entre temps, les deux Caseaux père et fils laissent l'exploitation du moulin jusqu'en 1813 à Jean Baptiste Lamy, dit "Lamy Piarret", cultivateur, et à son fils Pierre Hyacinthe Lamy, filleul de Marie Joseph Buffard et de Pierre Hyacinthe Caseaux. Celui-ci les avait formés aux techniques artisanales lunetières pendant l'intersaison hivernale. Deux autres Lamy bénéficient de l'apprentissage du maître : Jean Célestin, frère de Pierre Hyacinthe et Louis Félix. Celui-ci est l'objet d'une incertitude quant à sa véritable origine : est-il le fils direct de Prudent Jean Baptiste Lamy né vers 1745 ? Est-il le " frère " de Pierre Hyacinthe Lamy, lui-même fils de Jean Baptiste Piarret cité plus haut ? Les Lamy consultés en 2008 laissent planer un doute discret sur ce sujet privé. L'examen attentif de la partie haute de l'arbre généalogique des Lamy montre une certaine confusion possible car les Jean Baptiste géniteurs s'avèrent étrangement nombreux. Les dates de naissance sont voisines et les conversations avec les descendants n'autorisent pas l'écriture d'une conclusion irréfutable. L'essaimage du patronyme dans la région et de celui des prénoms et sobriquets souvent identiques attachés au nom familial ne facilite pas les recoupements.

Après les Lamy, le Moulin des Rivières est encore et encore animé par des lunetiers : Colin l'Ainé de Morez, les Vuillet Joseph et Alexis, respectivement des Rivières et du Sagy, un autre Vuillet Joseph des Arcets ainsi que Xavier Lamy de ce hameau. C'est Paul Bonnefoy, polisseur nickeleur qui devient le dernier propriétaire des ateliers au début du 20^e siècle. Mais d'autres précurseurs, les Guillaume, les Morel, les Michaud, les Romand feront la réputation du site des Rivières et de la région. Mais ceci est une autre histoire qui sera contée dans d'autres chapitres.

Donc en 1807, Claude Joseph Caseaux, parallèlement à son métier d'artisan, suit les traces de son père, commissionnaire à Morez. Il lui succède à la tête de son entreprise de transport en 1812. On le voit reprendre en 1819 le poste de préposé à la perception des droits communaux de jaugeage et de mesurage publics. Fort occupé par ses tâches administratives, il vend son moulin et la tuilerie en 1832 à Pierre Aimé Grenier dit " le Truche " de Prémanon, dont les descendants sont propriétaires du site pendant plus d'un siècle. Au décès des " marraines " célibataires, héritières finales des Grenier, les lieux sont occupés par Jean Luc Gillet qui démolit le moulin afin d'y installer sa maison d'habitation. Les frères Guillaume polisseurs, voient avec l'artisan Ponard dit " le grand jalon ", fabricant réputé de limes spéciales pour les finisseurs en lunetterie. En 1839 Claude Joseph Caseaux est toujours Directeur des Halles et même propriétaire d'un débit de tabac jusqu'à sa mort en 1847. Pas étonnant : il avait épousé en 1811 Marie Rosalie Benoît Clément, fille d'un

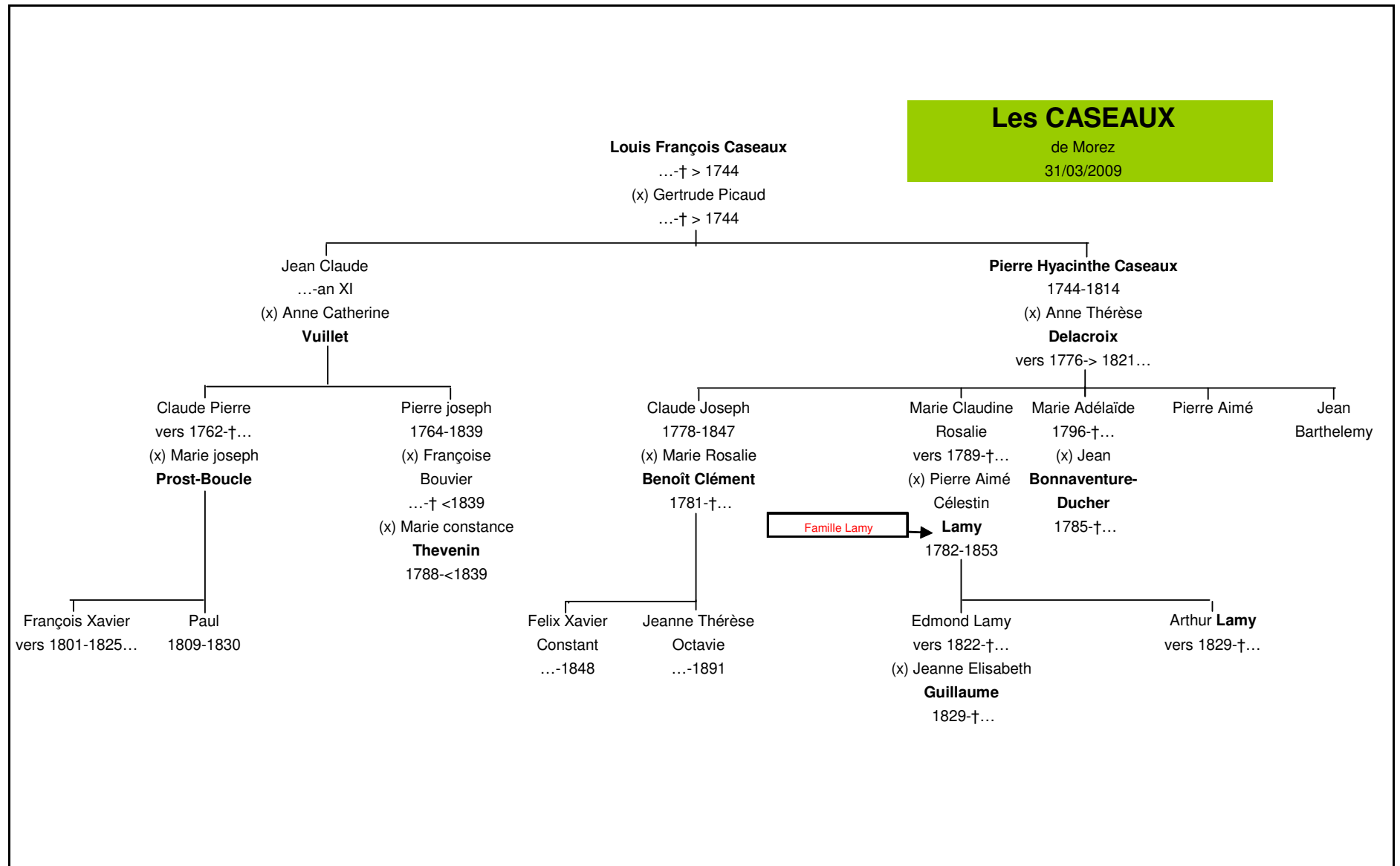
MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

aubergiste et d'un maître de forges de la cité. Sa sœur, Marie Claudine Rosalie, sans profession, convole avec le notaire Pierre Aimé Célestin Lamy en 1821, cousin de Pierre Hyacinthe Lamy et fils d'un " notaire royal" en 1819. Ainsi s'élaborent les branches ...lunetières !

A l'exception de la famille Ducher, descendante de Marie Adélaïde Caseaux par son mariage en 1820 avec Jean Bonaventure Ducher, garde magasin à Dôle à cette date, les Caseaux ne participent plus à l'envolée de la lunette dans la capitale française Morez-du-Jura.

La ville de Morez n'a pas oublié ces pionniers : les "arrivoirs" qui longeaient la Bienne au débouché de la "Meli-Melo" ont disparu sous un ensemble d'immeubles d'habitation construits dans les années 1970. Le long de l'eau, juste derrière les anciens locaux de la gendarmerie, de l'hôtel de Genève et de la fromagerie Deniset, qu'elle était calme et agréable la promenade sur l'ancien chemin parallèle à la route nationale entre la rue de Docteur Regad et la rue Victor Poupin ! Maintenant goudronné, le passage porte dorénavant le nom "*Rue Hyacinthe Caseaux*".

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

LES Malfroy D'ANTAN

La tradition attribue l'origine de Morez à un Morel descendu des hauteurs de Bellefontaine. Les Jobel n'ont pas démerité non plus dans leur irruption au fond de la Combe, ni les Reverchon, le Grand-Claude et le Petit-Pierre, qui dégringolent de la Mouille pour construire à quelques kilomètres à vol d'oiseau, forges, battoirs et moulins. Nous sommes en 1565. Ils rejoignent François Malfroy du même village. Il est riche de forêts, prairies et habitations dans la vallée. Entre autres domaines situés au Morez dessus (la Raisse du Val), le Mouillerand, forgeron du plateau des vaches grasses, abandonne en 1563 son troupeau pour mouiller ses installations dans les eaux de la Bienne.

Puis cent années s'écoulent, assourdies par les martinets. Un Petit-Claude Malfroy est installé entre le Pont de l'Affaitieux et l'Essart Brun, sous les forêts et les " chatenages " du Grand-Bois. Il bénéficie d'un " *acensement perpétuel du cours d'eau de la Bienne, depuis le martinet de Pierre Dolard, jusqu'à la Doye Gabet* ". L'autorisation accordée concerne la construction d'un martinet à trois rouages. Il s'agit du " martinet vieux ", " l'usine à fer " de la " *Tirerie* ", aujourd'hui enfouie sous les fondations des " *Ateliers Communaux* ". En 1667, l'acte d'exploitation de sa clouterie du Bas de Morez est certifié.

Mais si les Malfroy s'installent en aval, ils ne négligent pas l'amont des méandres de la rivière. Les Services du Patrimoine du Haut Jura indiquent qu'" *un martinet et une clouterie, autorisés en 1563*" sont déjà mis en œuvre dans la rue de l'Abbaye (rue Émile Zola) entre le Pont Neuf (des Douanes) et la Crochère, futur emplacement des Lamy Jeune. Bien plus tard, ce sont les Lamartine vers 1810 qui animent la " *Forge de l'Abbaye*". Mais ceci est une autre histoire !

La descendance de François Malfroy mérite un instant d'attention. Sautons quelques cent ans supplémentaires. Jacques Philippe (<1765-1806) est marchand horloger et appartient au milieu des nombreux artisans boutiquiers tailleurs d'habits comme Nicolas son oncle... encore propriétaire de vaches et de chèvres paissant sur les flancs de la vallée. Des apprentis sont formés sous la baguette du maître pendulier, bientôt qualifié de " maître horloger". Son propre effectif ne dépasse pas 8 employés, comme Jean Célestin Richard. Son réseau de travailleurs ruraux indépendants est significatif d'une certaine qualité de commerçant et d'organisateur. L'inventaire des Archives du Haut Jura de 1806 indique qu'il est en relation avec 64 horlogers répartis autour du bourg morézien, fabricants de tournebroches de Bellefontaine, fondeurs de Morbier, penduliers de Bois-d'Amont.

Son fils, Georges Auguste Malfroy exerce la profession de négociant en horlogerie à Morez, d'abord avec sa mère (née Marie Rose Ponard) sous l'intitulé " *Veuve Malfroy et Fils*", puis seul. Cependant, faute de descendants,

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

cette branche d'artisans audacieux semble coupée vers le milieu du 19^e siècle.

Mais la dynastie des Malfroy n'éteint pas le flambeau qui anime leur volonté entrepreneuriale. Des filles Malfroy (Marie Emilie, Marie Joséphine, Marie Rose, Jeanne Thérèse,) épousent la fratrie des Thévenin, cloutiers et forgerons de la Mouille. À cette époque il était difficile de ne pas marier un cloutier, tant ils proliféraient au rythme des besoins en tavaillons et fers à cheval. Des collatéraux, affichés vers 1850 comme cultivateurs propriétaires, s'inscrivent dans ce métier. C'est le cas de Claude Joseph Malfroy, né dans ce village en 1797, et dont les héritiers suivent la trace des conquérants de la mécanique horlogère puis lunetière au cours des décennies suivantes. Nous les retrouverons à la Mouille au-dessus de Morez.

CHAPITRE IV

CIRCUIT SOUS

L'ARCE

La rivière des parfums

Humez cette senteur, courant au long des rus,
Tièdes bouffées d'effluves des berges odorantes.
Suivez la marche vive au bras dolent des rues,
Des torrents de parfums vers la Bienne lampante.

BGR

CIRCUIT SOUS L'ARCE

Morez est le jardin secret de l'auteur. Tous les jardins sont d'enfants et de mémoire. Par bonheur, les enfants grandissent. Mais ils apprennent à comprendre que tout ce qu'ils croyaient unique est ordinaire, tout ce qu'ils supposaient pérenne est éphémère. Tout ce qu'on aimait est mortel. Plus tard, ils font une autre découverte. Tout meurt et tout revient. Plus beaux que les jardins sont les souvenirs de jardins, les rêves, les fantômes des enclos, ceux qu'on respire au hasard d'une ruelle, d'un bosquet, ceux qu'on revoit les yeux fermés, les jardins clos du passé...

Mais par où faut-il engager la promenade dans le passé de la ville ?

*Je ne sais pas où je commence,
Tant j'ai de matières abondance
En ce pays de mon enfance,
Capitale des lunettes de France*

Bernard GBRIEL-ROBEZ

Nous sommes en 1793. C'était hier. Bonaparte vient de passer une nuit à Morez chez Claude-Etienne Jobez avant d'emprunter la route Impériale qui doit le conduire chez Pierre Joseph Lizon, maître de postes des Rousses, puis à Saint-Cergue et Nyon. Le Pont des Douanes est le passage obligé au sud de la ville pour traverser la Bienne. C'est donc de la partie haute que démarrera notre visite. Les "anciens" se souviennent encore de leurs descentes la nuit tombée, aplatis dangereusement sur une luge mal contrôlée dans la rue Émile Zola chichement éclairée, sinistre et suant la vieillesse des industries en perdition. Le quartier est parfois encore appelé "l'Abbaye", quoique de nos jours, les jeunes Moréziens le nomment tout simplement le "Haut de Morez", comme d'autres secteurs que nous visiterons plus tard, s'intitulent le "Bas de Morez", le "Morez Dessus", le "Morez Centre".

Commençons notre incursion dans la cité au sommet de la ville. Du sommet de la longue Cluse, l'assemblée des géants, formée par le Bechet, la Roche au Dade et Trélarce, tient son concile au-dessus des toits bigarrés de la ville. L'océan de vapeurs des fumées monte à l'assaut des monts qui le dominent, comme des ondes voyageuses écumant leurs flancs. Parfois la mer de buées devient un nuage qui engloutit le fond des ravins, les eaux tumultueuses de la rivière. Dans ce décor, tintent peut-être encore les clochettes des bétails, mais circulent toujours les rayons du soleil.

L'USINE DE L'ABBAYE

L'origine du nom de l'établissement a deux sources possibles. Peut-être le bâtiment était-il destiné à la collecte des redevances en grains destinées aux abbés de Saint-Claude. Ou bien les lieux servaient de relais aux religieux de passage.

Confirmé le 30 août 1565, le premier acensement date du 1^o avril 1563. Il autorise François Malfroy à édifier un martinet et une clouterie juste en aval du Pont des Douanes (anciennement Pont-neuf). Le bâtiment dégradé et reconstruit vers 1610 est tenu par Henri Joseph Martine (ou Lamartine). Il est détruit en 1808 par un incendie. Samuel Collardon et Constantin Grenier l'acquièrent le 25 juillet 1809. Leur but est de reconstruire une forge mais les travaux sont suspendus en 1812 par décision administrative jusqu'à la mise en conformité

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

avec la réglementation en 1814. Trois bâtiments se suivent du sud au nord : une usine, une scierie et un " charbonnier " destiné à la production de charbon de bois. Ce domaine est équipé de deux roues hydrauliques : l'une pour manœuvrer les soufflets d'une fournaise double ou les quatre pilons d'un moulin à tan, l'autre pour actionner une grosse meule à aiguiser. La fabrication annuelle de 12 millions de clous par douze ouvriers nécessite 5 tonnes de fil de fer martelé par une dizaine de marteaux à frapper les têtes.

Après quelques changements de propriétaires, peut-être Louis Ogier puis Claude François Tournier, la Société "*Lamy et Lacroix*" s'y installe en 1835. Elle y fabrique des lunettes, des roues d'horlogerie, des mètres en cuivre, spécialité des Tournier de Longchaumois dès 1842. Elle y démarre le taillage des verres cette année-là, puis des couverts de table en métal argenté. À cette date, la forge comporte deux fours chauffés à la houille et trois marteaux. "*Lamy et Lacroix*" rachète la totalité au Sire de Lamartine en 1853.

Un deuxième bâtiment est construit avant 1858, en amont de l'ancienne forge, côté ouest. La surface libérée par le transfert des activités lunetières et horlogères dans les communs du n° 167 rue de la République appartenant aux Lamy permet d'accroître la capacité dédiée à la fabrication en masse de pièces d'orfèvrerie. L'achat d'une machine Krupp de grande puissance rentabilise l'activité. Cependant la société "*Lamy et Lacroix*" doit affronter une concurrence très forte. Elle est contrainte à la dissolution en 1881. Elle est remplacée par "*Les Fils d'Aimé Lamy*", mais l'usine de l'Abbaye ferme définitivement ses portes en 1889.

De 1920 à 1932, les bâtiments abritent la fabrication des pipes "*Louis Bacherot*" puis la menuiserie "*Humbert*" jusqu'au milieu des années 1960. Le premier étage de l'Abbaye est occupé par l'atelier de décolletage créé en 1926 par "*Thierry Kuenzi*". En 1935 cette entreprise est transférée dans les locaux de l'usine d'Auguste Lamy aux numéros 11 et 13 rue Wladimir Gagneur. La fabrique de forêts "*GU-DE*", dirigée par le Suisse Guex et le Français Delorme, anime les lieux de 1960 à 1965 avant le départ aux Buclets où les deux patrons bâtissent leur propre usine.

La société d'émaillage, fondée en 1830 au n° 18 rue Victor Hugo par Olivier Durafourg, est une vieille maison dont la réputation et le sérieux ne se démentent pas au cours des décennies. En 1955 un déménagement s'impose et Julien Durafourg installe un four électrique au n° 5 de la rue Émile Zola. En 1970, la "*SARL Ateliers Durafourg*" abandonne l'émaillage pour se consacrer à la gravure de plaques métalliques et plastiques. Le gérant y travaille avec son frère Éric dit "Jacques". La société "*Raoul Girod et Fils*", venue de la rue Wladimir Gagneur, y a fabriqué des branches de lunettes au n° 21, avant de déménager rue Victor Poupin puis à Foncine. Aujourd'hui, le "*Groupe Page*" occupe le n° 25. Les autres locaux ont été transformés progressivement en immeubles d'habitation, mais citons encore Raymond et Paulette Delorme au n° 11 qui fabriquaient des jouets en bois et la maison de César Guillaume au n° 7.

Surtout sous la pluie, la voie Zola n'est pas accueillante et porte bien son nom. La passerelle, qui enjambe la rivière entre les n° 21 et 23, conduit nulle part ou presque. De vieilles tuyauteries pendues aux garde-corps de l'appontement d'un autre siècle, vous guident au-dessus de l'eau, au pied des rochers : à droite, quelques vestiges des temps héroïques, à gauche, sur le chemin de l'Arce, un grand bâtiment bleu, presque neuf mais en cours de démolition, dégage la mine triste de la renonciation aux affaires. Partout flotte l'odeur du passé, déteignant les couleurs de l'Histoire, tandis que règnent le silence des industries

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

d'antan, la solitude des ateliers endormis et la pénombre voilée de la légende des pionniers moréziens.

Dans la gorge, se devinent encore les fondations de l'écluse et des roues à aubes, perdues au fond du saut naturel de la Bienne, au pied du Pont des Douanes. Défendu par un profond fossé doublé d'un mur de soutènement, le site caché sous les pierres moussues et polies par l'eau tumultueuse, reflète encore les vicissitudes, les destructions et la volonté des métallurgistes de l'époque. La gargote guinguette "le *Café des glaces*", tenue par Milou au n° 35 avant le pont, a clos ses volets vers 1985 pour mourir sous les coups de butoir des pelles mécaniques.

Mais ici, le temps a fait relâche. Ce patrimoine, s'il n'est pas encore un musée, ni une nécropole, est le témoin précieux des activités de naguère. Il y a des lieux où il faut appeler Morez : Morez, et d'autres où la cité mérite qu'elle soit nommée "Capitale de la Lunette". Car le destin du Haut du bourg ne s'arrête pas aux murs défraîchis, noircis par les ans et les fumées des automobiles. Fort heureusement, le quartier continue à vivre dans l'enchantement de sa torpeur, grâce au dynamisme bientôt centenaire des " *Ets Albin Paget*". Le visiteur curieux ne peut rester insensible au changement de décor, quand la voie, après sa descente parallèle à celle de la rue de la République, oblique soudain sur les usines de lunetterie toujours en activité. Bien sûr, on ne s'arrêtera pas sur un talus où l'ombrage d'un grand arbre invitera le promeneur à une halte devant la charpente en bois du 16^e siècle d'une petite église au porche rustique ! Non ! Les Paget ont progressivement envahi le quartier et gravé leur empreinte, visible sur l'entrelacs de plusieurs unités de production, bureaux et hangars.

À suivre

LE GROUPE ALBIN PAGET

Lorsque Louis Paget décide de créer sa fabrique de lunettes en 1886, le patronyme de la dynastie revendique depuis quelques cent ans la paternité de plusieurs entreprises portant haut le nom des Paget. Ainsi, Pierre Paget est spécialisé au milieu du 19^e siècle dans les accessoires en laiton estampé pour les horloges comtoises. Ses descendants, Désiré et Germain, poursuivent dans la même veine l'exploitation du filon qui fera la fortune de nombreux industriels du canton de Morez. D'autres encore font l'objet d'une courte histoire décrite par ailleurs dans cet ouvrage comme "*Francis Paget*" et les "*Paget Frères*" au 19^e siècle.

Louis Paget est représentant de productions jurassiennes à une époque où le métier d'horloger est mature et à la veille de son déclin prévisible, eu égard à la saturation du marché. Depuis des décennies, les Lamy et autres fabricants de lunettes du "pays" font fortune dans un créneau en plein essor. Louis Paget, sans délaisser son activité commerciale, s'installe à son compte au n° 204 rue de la République pour y produire ses propres modèles. En fait, il utilise les sous-traitants pour alimenter ses stocks dont l'éclectisme démontre sa connaissance du marché, encore incertain quant à l'avenir des productions moréziennes. Plus commerçant que fabricant, il parcourt la France et tous les pays limitrophes pour proposer des horloges, des articles en émail, des mètres linéaires dont les Tournier de Longchaumois détiennent le record de vente, et ... des montures de lunettes, "pince-nez en tous genres, jumelles longues vues, loupes et faces à mains", comme le proclame la publicité de la maison.

En 1895, il accroît ses surfaces en s'installant au n° 70 rue de la République où la manufacture consolide sa réputation et ses volumes de vente. Lorsque Louis décède en 1904, son frère Albin Paget, boulanger fromager à Bellefontaine, prend la direction de la fabrique mais en revenant aux sources originelles de l'entreprise, c'est-à-dire au n° 204 rue de la République, berceau de la famille. Il oriente les productions sur le créneau des lunettes de protection. L'engouement de la bourgeoisie aisée pour la voiture décapotable et la moto se conforte rapidement par l'achat d'accessoires qui les cuirassent contre les mouchérons et les escarbilles dans les trains, tirés par les locomotives alimentées au charbon. Les besoins en lunettes de protection industrielle progressent au rythme de la multiplication des ateliers de polissage, d'ébavurage et d'usinage de pièces métalliques et plastiques.

"*Albin Paget*" se spécialise peu à peu sur ces deux domaines en forte progression, jusqu'à la reprise de la société par ses enfants en 1923. Trois d'entre eux, sur les quinze de sa très grosse famille, se destinent à la

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

lunetterie : André, Léon et Gaston dit "le petit pain". Marcel se destine à la... "Boulangerie Paget" au n° 204 du Haut de Morez. Les autres s'égayent dans la ville et ses environs. Marcel est le père de Andrée, épouse Singer, et des deux jumeaux Georges et Bernard, fondateurs de la société "Paget Frères". Les deux fils de Bernard, Alain et Gérard seront les continuateurs de cette belle société d'outillage de Morez, dont le parcours est décrit plus loin.

Vers 1925, la société "Les Fils d'Albin Paget" poursuit sa lente montée en puissance. La structure artisanale du n° 204 est insuffisante au regard de l'ambition des dirigeants. L'édification d'une nouvelle usine conduite par André Paget est entreprise sur les terrains de l'ancienne scierie Cochet, transférée aux Rousses en 1909. L'adresse jusqu'à nos jours est le n° 15 rue Émile Zola. Le site est partagé entre les "Lamy Jeune" au nord du pont de l'Arce, les "Chavin Rousseau" au sud. La fabrication se consacre alors aux lunettes solaires et optiques, en métal puis en plastique. En 1965, les trois fils d'André Paget plantent le nouveau flambeau de la société dont la raison sociale devient "Albin Paget SA". Clément, (né en 1931), prend la Direction générale et contribue avec ses frères, dont Jacques (né en 1930), à l'essor de l'entreprise.

Les agrandissements succèdent aux transformations. En 1968, le bâtiment du n° 15 rue Émile Zola est rehaussé d'un étage. En 1973, la société acquiert l'atelier contigu, édifié en 1950, de la zinguerie des "Ets Mazué". L'expansion continue de la firme "Albin Paget SA" se poursuit en intégrant graduellement les stades successifs d'élaboration du produit, de l'esquisse à la commercialisation qui s'internationalise, et en se dégageant peu à peu des travaux de sous-traitance, hormis l'approvisionnement en visserie et composants divers tels que les plaquettes et porte plaquettes, charnières, spatules de branches en plastique.

En 1981, "Albin Paget SA" achète la société de distribution "Jitévé". En 1985, le siège social est déplacé au n° 221 rue de la République où sont construits les locaux administratifs et directoriaux. En 1990, les dirigeants créent "Paget diffusion", puis "Paget Optik" à Cologne, et reprennent la firme "GOME" en 1994. En 2003, "Paget Group" devient la société de distribution intégrée au "Groupe Albin Paget" en fusionnant les deux entités acquises. L'affaire est florissante, en témoignent les termes sans fioriture ni forfanterie du texte de présentation de la société sur Internet en 2008, " Albin Paget ou le Made in France" :

" ... les compétences du "Groupe Albin Paget" couvre la conception, la fabrication et la commercialisation. La société emploie 100 employés, dont 80 à la production. Le département de la conception (du dessin papier à la fabrication des outils mécaniques, en passant par la programmation informatisée) réalise chaque année une soixantaine de modèles -en 1996, la firme déclarait plus de 100 modèles et près de 180 personnes-. Les ateliers, principalement la presse, le soudage, le traitement de surface, le marquage,

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

le rhabillage, assurent la fabrication simultanée de 150 modèles cerclés, nylon et combinés, en métal et en acétate, déclinés en 4 coloris en moyenne. Pour obtenir une qualité et une innovation irréprochables, les interventions manuelles deviennent indispensables, notamment dans l'atelier de décoration. Les laques et les décors sur de nombreuses montures de lunettes métalliques sont appliqués à la main".

"Paget Group" commercialise les montures fabriquées par ses ateliers sous les griffes : "Inès de la Fressange", "Torrente", "Georges Rech", "New Man" et "Miniman". En 2008, le service commercial se partage la distribution France avec deux réseaux et une Administration Des Ventes intégrée, et la distribution export dont l'ADV spécifique gère les relations dans plus de 40 pays auprès de distributeurs, ou en direct avec les opticiens locaux. Le stock de toutes les montures et des composants entrants est implanté dans les locaux moréziens, favorisant l'excellence du contrôle et de la réactivité des expéditions vers la clientèle, confortée par l'efficacité du SAV intégré à "Paget Group".

En 2009, le "Groupe Albin Paget" fait partie des valeurs sûres de la vallée. Leur méthode de management, le renouvellement de leur gamme de produits et leurs débouchés sont des atouts probants de leur prospérité actuelle et future.

N° 221 Rue de la République



n° 15 Rue Émile Zola



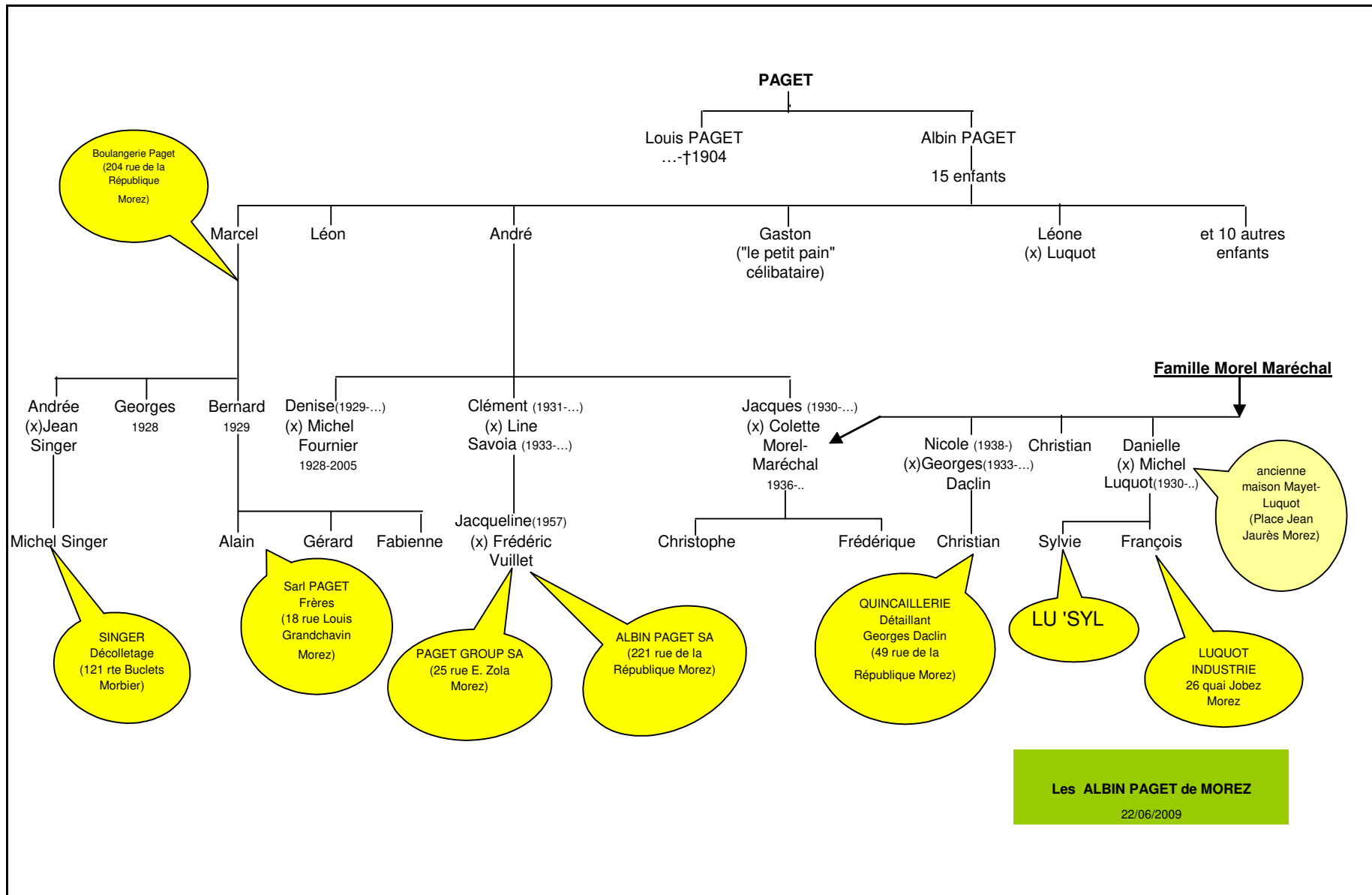
Rue Émile Zola



Groupe Albin Paget

Photos Bernard GABRIEL-ROBEZ

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



CIRCUIT SOUS L'ARCE

(Suite)

Après avoir suivi l'ascension du "*Groupe Albin Paget*", attirons l'attention sur quelques éléments de cette brillante fratrie et de leurs descendants. L'arbre généalogique facilite la lecture des pedigrees de chaque branche de la famille.

Denise Paget-Fournier, sœur de Clément, a épousé Michel Fournier qui a exploité un atelier de menuiserie à Gouland, repris par un peintre après son décès en 2005.

Jacques est le conjoint de Colette Morel-Maréchal des Frasses, institutrice à l'école du Centre à Morez. Leur fille Frédérique a intégré le service commercial de la compagnie et le fils Christophe concrétise ses créations sur la CAO du service développement. Nicole, la sœur cadette de Colette, est l'épouse de Georges Daclin, très apprécié au comptoir de leur quincaillerie au n° 49 rue de la République. Le frère Christian est ingénieur chimiste à Rouen dans le traitement des eaux. Quant à la troisième sœur, Danielle, elle est mariée à Michel Luquot, dont la réputation du patronyme industriel datant des années 1930, s'est faite sur la Place Jean Jaurès sous l'appellation "*Mayet-Luquot*" avant la séparation des associés et la création de la "*SAS Luquot Industrie*", bien implantée en 2009 au n° 26 quai Jobez. Cette société est l'objet d'un court historique lors de notre petit tour au centre-ville.

La réputation du boulanger Marcel Paget, frère de André, et des produits de son fournil n'est pas à faire auprès des anciens du haut de Morez. L'auteur de cet ouvrage et ses grands-parents Henri et Angèle Bassi, sis au n° 202 de la même rue, ont pu en leur temps, apprécier ses miches de pain et ses succulents gâteaux et papets.

Du point de vue industriel, la descendance de Marcel s'est employée à montrer de qui elle tenait. Ainsi, sa fille Andrée perpétue la notoriété des Paget. Elle est l'épouse de Jean Singer et mère de Michel, respectivement président du Conseil d'administration et directeur général de la société "*Singer décolletage SA*", créée en 1936 et implantée au n° 121 route des Buclets à Morbier.

Quant aux deux fils de Marcel Paget, Georges et Bernard, ils sont les créateurs de la "*Sarl Paget frères*" située au n° 18 rue Louis Grand Chavin à Morez dont nous évoquons la prometteuse aventure lors de notre ascension au-dessus du cimetière de la ville.

Nous abordons maintenant le secteur des "*Lamy Jeune*". C'est ainsi que les gens du cru le dénomment aujourd'hui, quoique l'entreprise ait cessé toute activité en 1991. Si les machines, moteurs et autres outillages ne bruissent plus dans les bâtiments éteints, la quiétude du lieu et la succession des ateliers en enfilade sur la rive droite de la Bienne, évoquent le dynamisme de la grande dynastie des "*Lamy Jeune*" dont l'aventure est contée par ailleurs. Les changements successifs de propriétaires de ce quartier et les modifications apportées pour transformer les martinets, scieries, horlogerie et lunetterie commandent un aparté chronologique.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Plantons-nous sur le Pont de l'Arce, face au rocher du même nom. Nous sommes en 1822, date de la création du plan établi par le Service du Cadastre de Lons le Saunier. À cette époque, le Pont Rousseau, nom antique de l'édifice, coupe le secteur en deux parties.

Côté sud, donnant sur l'"*Abbaye*", un moulin à farine, une pointerie, une taillanderie et un martinet sont exploités par la famille Lamartine. Les installations sont implantées sur la rive droite de l'arroy, débutant à l'écluse dite "Cochet". Sur l'autre bord, se dresse une scierie dont l'énergie est fournie par l'eau d'un second canal connecté à la Bienne. Côté nord, est érigée une deuxième pointerie appartenant aussi aux Lamartine. Les équipements sont à la hauteur de l'esprit d'entreprise des propriétaires. En 1812, le quartier réunissait sept roues hydrauliques, deux fournaises, un ordon à trois marteaux, deux autres à la pointerie et une foultitude de meules.

En 1839, Louis Ogier, (maire de la ville de janvier 1831 à septembre 1838) acquiert l'ensemble du site. Il le revend aux Cochet. L'usine est convertie en fabrique de grosse horlogerie. La scierie et ses stocks de bois s'étalent sur le "Pré Cochet", dans le triangle formé par la Bienne et l'arroy qui traversera en 1863 une remise de charbonnier, et la maison "*Cochet Frères*" dont nous évoquons l'histoire.

À suivre

*Écluse Cochet sur la Bienne
Haut de Morez*



Écluse Cochet Haut de Morez



Crédit photos Roland Gabriel-Robez

LES COCHET

Le nom de Cochet n'est pas inconnu des "gens du pays". Déjà en 1795, Alexandre Cochet, agent national à Morez, homme de confiance de Lépine, le célèbre horloger de Genève, prenait la responsabilité de la fabrique de platines de fusils dans les forges moréziennes lorsque son mentor séjournait à Paris. François Cochet, apparenté au précédent, est maire provisoire de Morez pendant une année à partir de juin 1799. Leur parcours coupe l'itinéraire de nombreux industriels du Canton. En 1830, François Célestin Benoît Clément, négociant à Morez, est signalé propriétaire de moulins et surtout de l'eau de ses arivoirs. Il autorise un certain Honoré Cochet, fabricant d'horlogerie, à utiliser l'énergie hydraulique en excès pour faire tourner une roue attenante à ses installations.

Mais les Cochet ne se contentent pas d'un simple rouage. Exécutons un petit tour sous les roches de l'Arce, entre les numéros 28 et 34 de la rue Wladimir Gagneur. Un établissement très ancien, propriété de Prost-Magnin au début du 18^e siècle, est tenu par la famille Lamartine en 1812. Il s'étend de part et d'autre de la rue. Après un bref passage entre les mains du sieur Ogier, puis de Martine, les Cochet acquièrent le petit complexe en 1855 et, tout en poursuivant leur activité de meunerie, le convertissent en fonderie pour l'horlogerie et les tournebroches. Ceux-ci portent sur l'un des pieds la marque "C.F.", initiales des créateurs. Leur miroir aux alouettes, actionné mécaniquement à l'aide d'un remontoir, a scintillé longtemps au soleil du "pays", bien avant l'avènement des piles électriques !

L'ensemble prospère pendant trois quarts de siècle. La famille Cochet aussi. Leur renommée s'avère plus longue que leur vie car aujourd'hui encore on parle du quartier des Cochet en haut de la ville. Honoré Cochet, cité précédemment, déjà horloger en 1826, puis négociant en 1846, contribue financièrement à la souscription organisée en 1854 et les deux années suivantes en vue de la création d'une école locale d'horlogerie pour la montre. Le maire, Aimé Lamy, en est l'instigateur. L'opération sera de courte durée.

Les "Cochet Frères" se mécanisent au cours de la seconde moitié du 19^e siècle. Pour suivre le progrès de l'activité lunetière qui nécessite cependant peu d'énergie, les dirigeants combinent les moteurs hydrauliques et à vapeur. Ils en louent la force motrice aux polisseurs et nickeleurs qui ne possèdent pas leur propre engin.

En 1909, les Cochet abandonnent leurs installations de la rue Wladimir Gagneur. Détruits, ils sont repris et partagés entre les Chavin Rousseau, Albin Paget et Lamy Jeune, à l'exception de la scierie à vapeur que Charles Cochet établit à la Cassine. Agrandie par la suite, la maison des Rousses (la

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Doye fait partie de cette commune) passe à la famille Gauthier, puis à la SA "Henri Morel et Cie".

D'autres collatéraux très éloignés des Cochet suivent la trace des ancêtres du Haut de Morez. Paul Cochet prend position vers 1928 dans la rue Victor Poupin sur le secteur de la "MMLO", derrière le garage actuel, dans l'immeuble du "grand Buffard". On accède au premier étage où sa fabrique de lunetterie tourne jusqu'en 1954, remplacée sur le site par les "Ets Saillard" avant une opération de réhabilitation et de transformation en logements d'habitation.

La "Sarl Paul Cochet" déménage au n° 12 rue de l'Industrie pour y reprendre avec une dizaine d'ouvriers une fraction des surfaces abandonnées par la "CGO". Paul Cochet agrandit son acquisition en 1966. Ses deux enfants, Jean et Yvonne (épouse Bernard Bertrand) travaillent dans l'entreprise. Deux logements sont construits au niveau de la route de la Mouille. Les affaires suivent vaille que vaille le train de la concurrence. La marque "Paul Cochet" des lunettes métal et plastique sont vendues par des représentants multiscartes, dont le service rendu ne correspond pas aux attentes du gérant. Les productions sont entièrement réalisées sur le site et quasiment sans sous-traitance. L'usine parvient à franchir l'année 1990 mais les difficultés s'amoncellent. Maryvonne, la fille unique de Jean, mariée à un opticien de Toulouse, ne souhaite pas continuer sur la voie paternelle. Vers 1993, la fabrique cesse son activité, entraînant huit employés au chômage ou en retraite.

Pendant longtemps, l'administrateur, (Jean Cochet lui-même), tente de vendre l'ensemble en "pièces détachées". Il faudra cinq années à la Municipalité pour se décider à acheter une partie des locaux destinés à étendre les surfaces saturées, acquises quelques décennies précédentes.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

CIRCUIT SOUS L'ARCE

(Suite)

En 1859, six roues subsistent en attendant la mise en place d'une machine à vapeur en 1903 et de la turbine Kaplan vers 1919, inventée à cette date. Après le transfert de la scierie Cochet aux Rousses en 1909, le secteur est scindé en trois entités. Les "*Albin Paget*" s'implantent au sud sur le "Pré Cochet", les "*Lamy Jeune*" s'étalent dans la partie nord sur le "Pré Clément". L'endroit sera considérablement agrandi dans les années 1950.

L'entreprise "*Louis Chavin Rousseau*" prend possession des 4000 m² des usines d'horlogerie Cochet, transformée en fabrique de lunetterie. Les bâtiments abritent la "*SNRL*" (Société Nouvelle de Réalisations Lunetières) et la "*France GOL*", acquéreuse de "*Chavin Rousseau*" en 1964. Malheureusement, l'incendie de 1989 détruit une grande partie des installations. Nous les retrouverons lors de notre passage dans la rue du Docteur Regad.

Avant d'enchaîner sur la rue Wladimir Gagneur, rejoignons la rue de la République. Sans nous attarder, citons les quelques usines qui égrènent leur raison sociale.

Côté impair, le n° 221 des "*Ets Albin Paget*", à proximité de la "*Sarl Amadeux*" au n° 217. En face côté pair, les "*L'Amy*" au n° 216 s'enfoncent en direction du Bechet, altérant à jamais le terrain des "quatre Pesses", tant prisé par les skieurs et lugeurs d'après-guerre. L'histoire des dynasties des Lamy sera développée dans un chapitre spécifique ultérieur. Au n° 212, le couple Paget-Ricardon gère un bureau de location de meublés. Pierre Paget est aussi le Président des "*Amis du Musée de la Lunette*". L'ancienne émaillerie de Marcel Ponard et ses sœurs se situait au n° 222, en retrait de la rue de la République. Non loin de là, au n° 228, quelques personnes se souviennent encore de l'atelier du lapidaire André Prost-Tournier, comme celui de Adolphe Grenier, spécialisé en accumulateurs de voitures au n° 219.

Au n° 214, la "*Sarl Léon Jeantet*" poursuit son activité dans sa propre construction édifiée en 1913 après l'abandon des locaux de l'ancienne tannerie Huguenin du n° 238. Les quelques lignes suivantes décrivent leur itinéraire au cours du dernier siècle.

À suivre

LES JEANTET

La réputation des Jeantet n'est pas encore assurée vers la fin du 19^e siècle, mais Joseph Rouyer les mentionne en 1900 lors de son pèlerinage à travers le canton.

C'est au n° 238 de la rue de la République, toujours à l'ombre au pied du "Béchet", que Eugène Jeantet, venant des Bouchoux, installe sa société "Eugène Jeantet". Les anciens locaux de la tannerie "Huguenin" et plus tard "Barbaux" satisfont pendant une trentaine d'années aux surfaces et moyens requis pour fabriquer les pince-nez qui vont lancer la société morézienne. Car la ruée, toute relative cependant, des automobilistes et des cyclistes sur les routes cahoteuses de France, induit la multiplication des incidents oculaires provoqués par les mouchérons, hannetons et autres "chenis" préjudiciables à une conduite enthousiaste. Très rapidement, les amateurs de sensations fortes - la grande vitesse dépasse allégrement les 50 Km/heure- sollicitent pour eux-mêmes, leur passager et même leur chien la tenue idoine afin d'améliorer la vision "tous temps" des pionniers de la conquête de l'inutile. La lunette sportive prend son essor.

A l'instar des concurrents comme les Crestin-Billet qui lancent les premières lunettes destinées au baron Benz, gêné par la poussière des chemins, la maison Jeantet se spécialise dans ces articles. La petite fabrique innove dans la création de lunettes pour les conducteurs de locomotives, les cantonniers, les ouvriers de la métallurgie, les explorateurs des étendues désertiques soumis aux tempêtes de sable. Le catalogue de 1905 de la firme étale les qualités de sa cinquantaine de modèles, tous issus de l'imagination de l'entrepreneur et suscités par la mode, répercutée par les opticiens. Les femmes au volant impulsent de nouvelles exigences baptisées "lunettes de dames", ou "la sténo" ou "lunettes avec grand élastique" pour mieux envelopper l'ample coiffure des servantes de la futilité.

En 1910, les fils d'Eugène, Léon et Gaston Jeantet, prennent la suite et continuent l'activité dans la voie tracée par le père. Le développement de la société "Eugène Jeantet et fils" est corrélatif à celui du train, de la voiture, de l'avion, des sports à deux roues, des métiers agricoles et industriels, imposant une protection du visage. Les locaux du n° 238 rue de la République sont abandonnés après l'édification en 1912 d'un atelier de fabrication de 75 m² au n° 214, surélevé d'un premier étage destiné au logement patronal. L'année suivante, l'usine est agrandie de 300 m². Gaston est en charge des ventes et des voyages exotiques.

Juste après la Grande Guerre, Gaston meurt des suites de ses blessures. Vers 1920, la société devenue la Sarl "Léon Jeantet et Cie" poursuit sa voie

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

dans la spécialité d'origine. Comme les Moréziens n'ont jamais tenté de fabriquer du verre plat, les Jeantet s'approvisionnent en France, aux Trois Fontaines près de Sarrebourg et en Allemagne. Les verres, colorés ou non, sont préparés et montés dans le Jura. L'entreprise assure le remplacement en cas d'incident technique. Les démarchages auprès d'une clientèle de plus en plus lointaine sont pratiqués directement par les dirigeants, convertis pendant de longues périodes en commis-voyageur, supprimant ainsi les intermédiaires et les frais de prospection. La société "Jeantet" est une adepte reconnue de la correspondance par le bief de la carte postale, moyen en vogue à l'époque pour répondre aux demandes de devis et aux commandes dont l'essentiel vient d'Allemagne. Ses fabriques spéciales de lunettes, pare-visage pour motocyclistes et cyclistes, lunettes de travail pour mécaniciens, soudeurs, meuleurs, sont renommées.

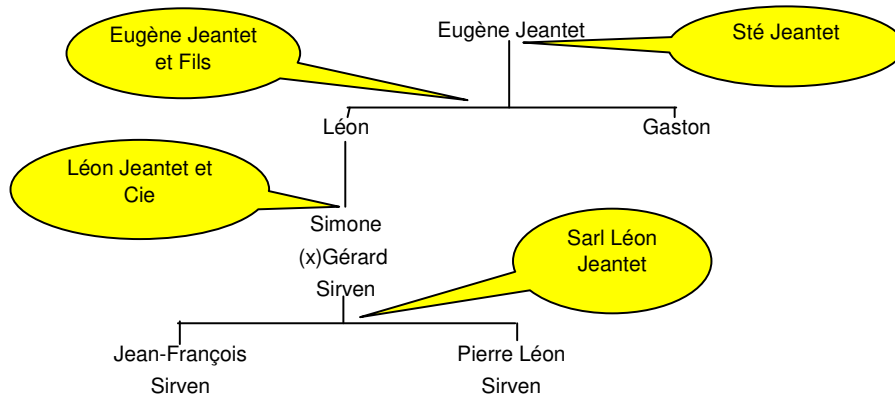
Entre les deux guerres, la firme s'agrandit vers l'ouest par une enceinte dédiée à l'emballage. La surface du site atteint 2570 m². L'engouement pour tous les sports ne se dément pas. Le 3 juillet 1929, Léon Jeantet lance son modèle déposé "Aviator Goggle" destiné à tous les pratiquants. L'effectif atteint 40 personnes. Le lancement de nouvelles gammes de lunettes de protection pour l'industrie impulse l'entreprise sur ce créneau qu'elle adoptera définitivement en 1947. La société est transformée en "Sarl Léon Jeantet". Simone, la fille unique de Léon, épouse Gérard Sirven, militaire de St-Cyr, bientôt nommé gérant de l'entreprise. Avec 20 ouvriers, le gendre s'accroche au courant porteur et fabrique annuellement près de 35 000 paires de lunettes dont la moitié, pourvue de nez en cuir, est vendue aux fonderies.

L'aventure des Jeantet ne s'arrête pas en si bon chemin et continue en 1976 avec les deux enfants de Gérard Sirven. Jean-François l'aîné et Pierre Léon le cadet sont co-gérants. Mais les effectifs fondent et sont réduits à quinze unités dans les années 70. Les dirigeants lancent en 1985 la lunette de protection informatique "Ordi-J'tex", suivie de la remise en production avec les moyens d'origine, de la fameuse "Aviator Goggle". Le présentoir créé en 1929 par Léon Jeantet est extrait des archives et vante encore la qualité et la tradition des lunettes spéciales pour "automobilistes, aviateurs, cyclistes, mécaniciens, carriers, soufreurs, etc."

En 1992, quelques fâcheries dans la fratrie incitent Jean-François Sirven à prendre sa liberté pour travailler jusqu'à sa retraite fin 2007 chez des collègues de la cité. Il abandonne la cogérance à Pierre Léon. La période des lunettes de protection est alors révolue. Cinq personnes sont comptées dans l'atelier presque désert. Le dernier maître à bord se lance alors dans la lunette "moto-rétro", sans omettre de vendre à quelques nostalgiques la mythique "Aviator Goggle". Le site Internet, dont le nom de domaine rappelle cette légende d'un autre temps, décline aux motocyclistes très branchés des modèles reliant modernité et tradition.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

En 2009, la "3068 biker" en aluminium et la gamme des "4000" sont toujours proposés en attendant la retraite de Léon au début des années 2010 et peut être celle de ses deux derniers employés... Les murs du n° 214 rue de la République auront cent ans !



*La Brasserie cour intérieure
Au 24 rue Wladimir Gagneur*



Photo Bernard Gabriel-Robez

*Usine Jeantet
214 rue de la République Morez*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

CIRCUIT SOUS L'ARCE

(Suite)

Au débouché de la rue Émile Zola sur celle de la République, on découvre dans une encoignure l'entrée du n° 204, lieu familial et historique des Albin Paget, boulanger et lunetier. Puis la "*Société des Lunetiers*" entre les numéros 194 et 198, dont nous évoquons plus bas, sa participation à l'envol de la société "*Logo*". L'itinéraire de cette grande société en activité sera évoqué, lors de notre montée de l'Avenue Charles de Gaulle, avec celui des "*Ets Louis Jacquemin*", "*Lux de Morez*" et du "*Groupe Essilor*", ces firmes étant étroitement liées dans leur aventure dans la vallée de Morez.

Mais avant de s'émouvoir dans quelques lignes sur les restes de la "*SOCE*", retournons sur le Pont de l'Arce et prolongeons notre flânerie dans l'ancienne rue des Jardins, l'actuelle rue Wladimir Gagneur. Le député radical de gauche, Charles Wladimir Gagneur (1807-1889) a joué un rôle important dans le développement des théories de la coopération en France, en particulier la "fruitière association", sorte de pré-coopérative d'exploitation laitière où les diverses productions sont mises en commun pour assurer une meilleure productivité et répartition fromagères.

Laissons sommeiller les usines closes des "*Lamy Jeune*", expliquées dans le chapitre sur les Lamy, et les logements de leurs héritiers ou de leurs acquéreurs, comme le n° 39 vendu à la société "*F.GOL*", elle-même disparue de la diaspora des lunetiers moréziens en 1978.

Débutons notre périple à reculons en égrenant, comme un chapelet, les numéros des maisons et leurs habitants. Depuis 2004, le n° 43 de la "*Sarl Lunor*" fait le coin de l'ancien domaine des Lamy-Jeune. Spécialisée dans le polissage et le sablage d'articles de lunetterie, elle emploie en 2009 près de 10 personnes pilotées par son gérant Carlos Ramalho. Au n°45 Yves Grenier poursuit la gérance de sa société "*Optique de Paris*", en parallèle à sa deuxième activité dans l'immobilier.

Les habitations en direction du nord de la rue font partie, à quelques exceptions près, du patrimoine des "*Lamy Jeune*". Le n° 39 et le n° 41 étaient habités par Maurice Lamy avant d'être vendus à son décès à la "*F.GOL*" de Noël Georges Grenier. Sa fille Marie Josephe, épouse Rameau, occupe l'ancien appartement de l'oncle Bernard Lamy. Les locaux côté pair, entre les numéros 28 et 34, correspondent aux différentes surfaces de la société "*Lamy Jeune*" (usines, bureaux, appartements). Une grande partie est en cours de vente. La maison du concierge occupait le n° 35 accolé à un atelier de façonnage plastique et des tonneaux à polir.

La maison suivante du n° 33 est celle de la laiterie "*Didier Deniset*", perpétuant de belle manière le renom de cette famille dédiée depuis des lustres au métier du fromage et de ses dérivés. Jean Denis, le fondateur de la laiterie fromagerie est décédé en 2008.

En face, au bord de l'eau, découvrons le lieu mythique de la "*la Brasserie*".

LA BRASSERIE

Sous le Rocher de l'Arce, sur le lieu-dit "la Crochère", la Bienne et la rue Wladimir Gagneur étranglent dans leurs ciseaux les bâtisses encore dénommées "*la Brasserie*" entre les numéros 18 et 26. Les vieux Moréziens l'évoquent encore avec nostalgie. Modifié plusieurs fois au cours des siècles, le quartier dégage ce parfum d'histoire que les ans ne parviennent pas à effacer. En 1725, les Mayet construisent aux numéros 18 et 20 une raffinerie de salpêtre destinée à produire de la poudre de guerre, mélange de nitrates, de soufre et de charbon de bois. Vers 1750, les locaux sont transformés en fabrique de vitriol pour les grains et les toiles. Les sulfates de zinc, (blanc), de cuivre (bleu) et ferreux (vert) colorent sans vergogne les eaux de la Bienne. La reconstruction, avérée en 1772 du bâtiment par l'inscription " Dieu soit béni ", marque la fin de l'ancre de l'enfer !

Puis une "*Tannerie*", où s'agitent des ouvriers aux mains jaunes et sentant le cuir autour de deux cuves et trois fosses, résonne des foulons sur les peaux arrosées de naphthaline et d'écorce de chêne ou de châtaigne pulvérisée. Ces peaux sont passées d'une cuve à l'autre au cours de la période de "basserie" et on relève le cuir plusieurs fois par jour, sur des sortes de civières, afin que les peaux ne se collent pas entre elles et que le cuir puisse bien s'imprégner. Le "faisage" qui lui succède dure plusieurs mois pendant lesquels on alterne les couches de tan et de peaux, et les trempettes dans le jus de tanin d'une fosse. La coupe du collet et des flancs de la bête, le partage par le milieu du "dosset" et le séchage des "croupons" terminent la longue phase d'élaboration des cuirs dans le grand local aéré.

Bientôt complété par un moulin à tan aux numéros 22 et 24, l'ensemble appartient aux "*Brasier*" en 1822. Le canal dérivé de la rivière fournit l'énergie par sa roue de poitrine, et l'eau de lavage, rejetée quelques trente mètres en aval.

Vers 1850, le site abrite une huilerie et son stock de tourteaux résiduels vendus aux paysans des villages alentours. La brasserie "*Chaussin et Laurent*", bien connue des Moréziens pour la qualité de ses bières, son magasin à malt, ses ateliers de broyage et de brassage lui succèdent. Le jardin d'agrément prolonge la fabrique à la lisière des "Prés Clément" qui le séparent de l'usine Cochet. Un établissement de bains-douches sur l'emplacement de l'ancienne tannerie est bientôt repris par la "*Teinturerie Daveau*", dont la réputation demeure très vive parmi la population, qui apprécia leurs services pendant des décennies.

Le bâtiment du moulin à tan est reconstruit en 1881 et doté vers 1890 d'un atelier édifié le long de la Bienne. Puis, la succession des petits artisans s'accélère à la fin du 19^e siècle : les soudeurs "*Grétilat*", "*Jules et Julien Regad*", "*Xavier Ponard*", tous découpeurs et inventeurs de lunettes et pince-nez sans soudure.

Le Directeur de la "*Société des Lunetiers*", J.A. Crestin Billet, acquiert les 2400 m² de l'ensemble du site en 1902. En 1906, puis en 1910, les locaux sont agrandis pour accueillir un atelier et un bureau attenant au jardin. Le tout est cédé en 1920 aux "*Lamy Jeune Fils*". À cette date, les bâtiments abritent la fabrique de bijoux fantaisie de "*Zéphirin Thévenin*", abandonnée avant 1930. Puis de multiples unités de fabrication, bureaux et entrepôts industriels prennent la relève : citons les "*Rousseau*", la société de cartonnage "*Cornier*", un

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

atelier de polissage de la "*Sarl Poliplaque*", la fabrique de mécanique de précision de "*Maurice Camelin*" au n° 26 de la rue Wladimir Gagneur, la Sarl "*Georges Seiller*" au n° 24, immatriculée en juillet 2001 mais qui disparaît pour insuffisance d'actif au milieu de 2005... et des logements, vocation ultime des usines moréziennes !

Abandonnons avec regret ce lieu devenu anonyme et avançons quelques mètres avant la rue Victor Poupin. L'ancienne usine de lunetterie "*L. Cottet Pesenti et Cie*" démarrée en 1930, a cessé son exploitation en 1963 au n° 23 lorsqu'elle déménage rue de l'Industrie pour devenir la "*SIPAL*". Ces deux sociétés seront évoquées lors de l'exposé sur la "*Comotec*" dans le chapitre sur les entreprises implantées depuis quelques années hors la ville de Morez. Les locaux sont convertis en logements. Juste après, la maison "*Kuenzi*" garde le souvenir de la belle mécanique fabriquée dans les murs du n° 15. Bien avant, la société de lapidairerie "*Buffard*" (maison Pernot, beau-frère de Félix Buffard) hante ces lieux jusqu'à la construction d'une nouvelle unité au n° 37 rue de la République en 1942.

Toujours côté montagne, les anciens ateliers "*Auguste Lamy et Fils*" au n° 13 avant son extension au n° 216 rue de la République, et la fière demeure du maître des lieux au n° 11 donnent au quartier ce cachet indéfinissable des années 1900. L'histoire de cette société, devenue "*L'AMY*" au fil du temps, est racontée avec celle des "*Lamy Jeune*" et des "*Lamy Fidela*" lors de notre passage au n° 167 de la rue de la République, dans le chapitre spécial réservé à ces grandes sociétés lunetières qui ont marqué la vie de Morez depuis deux siècles.

Avant d'enchaîner sur le Quai Aimé Lamy, faisons un détour et allons rêver quelques instants sur l'ancienne enclave de la "*MMLO*" en passant par la rue Victor Poupin.

Victor Poupin (1838-1906) fut élu député radical de gauche du Jura de 1885 à 1898. Avocat de formation, il est surtout connu pour ses positions animées dans la "Ligue de l'Enseignement" et ses publications démocratiques.

Sur le flanc gauche de la rue, plus aucune trace de l'épopée des "*Lizon et Cie*" et des petits fabricants lunetiers qui les suivirent. Exit du n° 6 en 1954 de la "*Sarl Paul Cochet*" pour déménager dans la rue de l'Industrie. Elle est remplacée par les "*Saillard*" jusqu'aux années 1970. Sortie également de l'ancienne société "*Julbo*", déménagée à Longchaumois vers 1979. La "*TSM*" (Traitement de Surfaces Morézien) lui succède. Elle est dirigée par René Marguet, gendre de Gabriel Buffard-la-Doye. Elle s'installera plus tard à Morbier. Disparu l'ensemble des bâtiments d'origine répartis sur la berge de la Bienne, dont il épousait la courbure sur près de soixante-dix mètres. Les six ateliers de fabrication, l'entrepôt industriel central, les bureaux de la "*MMLO*" et les logements perpendiculaires à la rivière, le transformateur au sud ceinturaient l'École maternelle. Le site, rasé en 1992, accueille maintenant une nouvelle surface commerciale édifée par le distributeur allemand "*LIDL*", le numéro un incontesté du discount alimentaire en France avec plus de 1200 magasins et 70 créations annuelles. Fort heureusement, la clientèle du parking contemple dans le calme les remous de la Bienne reconnaissante pour le soin apporté par la Municipalité afin d'améliorer la qualité de vie ...de ses truites saumonées.

Quant à nous, souvenons-nous de la vieille "*MMLO*", usée par le temps, comme ses travailleurs qui peinèrent tant pour la fortune de cette entreprise d'antan.

À suivre

LA MELI MELO

Cette ancienne société du Haut de Morez porte bien son surnom. L'entrelacs des affaires qu'elle a générées, les réunions et découpages tortueux des maisons qui la composèrent, les modifications diverses des bâtiments implantés au bord de la Bienne et les transformations des structures financières portées au Registre du Commerce compliquent à l'envi la présentation de la vénérable "*Lizon France*" du n° 199 rue de la République dont il ne reste quasiment rien en 2009, sinon le souvenir d'un passé décidément bien nostalgique.

Le quartier de la "MMLO", au pied de la rue de la Tannerie, est coincé entre la rue Impériale (rue de la République), la ruelle Victor Poupin et la Bienne qui l'alimente en énergie hydraulique dès le début du 19^e siècle. En 1812, les plans indiquent la présence d'un moulin à farine, d'un battoir, d'une scierie, d'un martinet et d'une pointerie. Six roues hydrauliques, trois soufflets, trois marteaux et quatre paires de meules constituent l'équipement de l'ensemble.

Le secteur est encore très artisanal quand les "*Jacquemin*" acquièrent les installations pour les convertir en usine d'horlogerie en 1832. L'affaire poursuit son cours jusqu'au milieu du 19^e siècle lorsque la lunetterie commence à se répandre dans le Canton. Les Bailly transforment le site en fabrique de fournitures pour l'horlogerie et la lunetterie.

Or, depuis quelques années, des artisans entreprenants s'étaient lancés, à l'instar de leur maître Louis Félix Lamy et Emmanuel Baud son beau-frère, dans la production de lunettes... qui ne dépasse pas les 500 pièces pour l'ensemble des ateliers de la vallée, comparées aux 2400 unités de la fabrique de Lamy-Piarret des Arcets où s'active en 1826 une quinzaine d'ouvriers. Les modèles engendrent des émules! Un Jean Joseph Lizon (décédé en 1851), originaire des Rousses, d'abord menuisier, se déclare lunetier après 1840. Sa progéniture croît dans le filon du négoce du pince-nez, de la lunette et d'autres articles à la mode. Ainsi, on retrouve l'un des cinq enfants au n° 163 rue de la République, associé aux Thiébaud ("*Maison Lizon & Thiébaud*") dans le commerce d'objets d'optique, de mesures linéaires et de tournebroches. "*Arthur Thiébaud successeur*" prend la suite. Un autre frère, Edouard Adolphe (décédé en 1886) développe, avec 120 ouvriers en 1857, sa propre unité de production de lunetterie.

La famille est féconde en créateurs d'entreprises. En 1827, Félix Lizon monte un petit atelier artisanal. Son fils Louis se joint bientôt à lui et poursuit seul l'activité, puis accompagné de ses enfants qui donnent naissance à la société "*Les Fils de Louis Lizon*".

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Pendant ce temps, les Colin ont remplacé les Bailly dans une usine de lunetterie où la force motrice est fournie par l'eau de l'arivoir branché en amont sur la Bienne, au barrage Jacquemin de 1832, situé à l'arrière de l'École maternelle du Haut. Les canalisations traversent le site, animant moult poulies actionnées par de longues courroies de cuir fouettant l'air embué des vapeurs acres de laminage et de soudage des fils de drageoirs. La maison prospère et les dirigeants construisent en 1892 un nouvel atelier et leur logement patronal.

Après la guerre 14-18, cinq sociétés envisagent de se regrouper pour former une société en nom collectif (SNC), tout en fonctionnant chacune dans ses propres locaux. L'affaire est conclue en 1919 par la réunion des "*Fils de Louis Lizon*" citée plus haut, "*Louis Arbez*", "*Émile Mandrillon-Bonnefoy*", "*Henri Guy-Buffard*" et "*Henri Colin Fils*" au n° 199 rue de la République. Un constructeur réputé d'outillages et de machines pour opticiens, André Camelin, suit les fondateurs dans l'aventure de la "*Manufacture Mécanique de Lunetterie et d'Optique Lizon et Cie*", (MMLO) que les Moréziens brocardent par le gracieux "*Méli-Mélo*", toujours dans le vocable des Anciens qui se souviennent.

Cette maison est spécialisée également dans la fabrication de verres de lunettes. Déjà propriétaire d'une société dédiée à ce type de matériel et installée au Vésinet, elle fait construire en 1922 un atelier de fabrication, un entrepôt et un logement situés au n° 2 rue des Mouillères à Lons le Saunier. Le déménagement des actifs et du personnel des Yvelines sur le Jura améliore la rentabilité de la manufacture qui emploie plus de 200 personnes en 1930. Elle décide dans la foulée de construire en 1928 une usine moderne à Morez, attenante aux bâtiments existants du n° 199. Les verres optiques sont façonnés à Lons et assemblés sur les montures en nickel, doublé or et matières plastiques à Morez. On lui adjoint un local de fabrication d'outillages et de machines pour les besoins des postes d'assemblage et pour la vente aux opticiens.

La "*Maison Lizon et Cie*" apparaît avant la 2^e Guerre mondiale comme l'une des plus importantes fabriques de montures et de verres de lunettes, en concurrence avec la "*Société des Lunetiers*" et le "*Groupe Lissac*". La vente dans toute la France est facilitée par le centre de distribution situé sur les vastes entrepôts de la rue du Faubourg du Temple à Paris, achetés aux Maisons "*Optica et Ikonta*" de la société "*Zeiss*". La filialisation de la "*Fabrique parisienne de verres 'Neau & Scholkopf'*" (la "FPO"), fondée en 1894, conforte la position nationale de la "*Maison Lizon et Cie*". Son usine de Lons produit des verres semi-finis spéciaux pour les besoins d'un nouvel atelier implanté dans la Capitale, au milieu des surfaces d'expédition des produits. Vers 1945, l'établissement lédonien est prolongé vers l'est. Les bureaux administratifs et le magasin bénéficient d'un étage supplémentaire.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Toutes ces opérations immobilières démontrent la volonté d'expansion de la manufacture et l'ambition de ses gestionnaires. En 1946, la SNC devient "*Sarl Lizon et Cie*", intégrant l'"*Entente du Groupement des six grandes manufactures de lunettes de France*". Cependant, l'organisation est réexaminée après le conflit mondial qui avait provisoirement partagé la société en deux parties, l'une à Morez - zone interdite - qui distribue les produits sur la zone Nord française, l'autre à Lons -zone libre- où est créé un service commercial dédié au sud du pays. Des ingénieurs sont embauchés et modernisent les outillages, remplacent les anciennes générations d'appareils d'ébauchage au grès par du fraisage au diamant, multiplient la mise en œuvre de machines automatiques pour le polissage, et des fours pour les verres bifocaux, etc.

Cependant, les années passent et les circonstances ne favorisent pas la belle marche en avant de l'usine. Une restructuration s'avère bientôt nécessaire, à laquelle la société "*Bourgeois*" de Morbier participe financièrement. Elle reprend la "*Sarl Lizon et Cie*" en 1966. Néanmoins, elle maintient la raison sociale qui ne disparaîtra qu'en 1987. Charles Bourgeois poursuit le surfaçage des verres semi-finis (minéral et organique) dans les ateliers de Lons-le Saunier où le propriétaire édifie bâtiments sociaux, cantine et vestiaire en 1988, puis agrandit son entrepôt industriel en 1996.

Un jugement du tribunal en septembre 2006 met fin à l'aventure des Bourgeois sur Lons où la filiale alsacienne "*Vergo*" avait déjà été rapatriée après 1991. Ainsi prend fin la "*MMLO*", chère aux vieux travailleurs du Canton encore vivants.

CIRCUIT SOUS L'ARCE

(Suite)

Le n° 197 porte le mauvais souvenir de l'incendie d'un atelier de l'artisan "*Colin*" installé dans les combles. Deux cousins qui jouaient dans les escaliers, Bernard et Marie-Rose Colin, meurent brûlés vifs dans les flammes provoquées par l'inflammation d'une masse importante de cellulose. C'était le 6 mai 1943. On trouve au même endroit, la maison "*Labor-Rac*", sigle élaboré à partir des initiales des deux gérants René et André Cathenoz, initialement installés au n° 1 quai Aimé Lamy, et acquéreurs de la marque "*Labor*" après le décès du sieur Nicole en 1954.

En face de l'École, les murs de l'antique "*Société des Lunetiers*" évoquée plus tard, aux numéros 194 à 198 rue de la République, disparue en 1966 pour d'autres cieux, abritent pour l'essentiel des locaux d'habitation. Ceux-ci se sont substitués à "*Mathieu Frères*" des Rousses, la SA "*Salino et Fils*", acheteur puis vendeur des bâtiments, un magasin de boulangerie des Prost et une unité de traitements de surfaces au n° 196. Cette Sarl "*Polissage et Sablage Morézien*", immatriculée en 1986, est liquidée en 2007 après un sursaut passager lorsqu'elle habille son activité d'un nouveau sigle, "*la Société Nouvelle PSM*". La Sarl "*Cislo*", créée en 2000 au n° 9 quai Aimé Lamy disparaît de la diaspora lunetière au n°194 rue de la République en mai 2008. "*Inoxan*", spécialisée dans le matériel de cuisines pour collectivités, occupe une partie des locaux en 2009. Adieu la "SOCE" !

Revenons sur nos pas sans passer par la grille maintenant condamnée au n° 199 rue de la République. Elle autorisait un raccourci en empruntant la cour de l'usine pour accéder à la rue Victor Poupin. En tournant à gauche du Pont, un roulement de décolleteuses résonne agréablement à nos oreilles à l'approche du n° 9 des "*Établissements Sarran*", au pied de la rue Victor Bérard qui mène au Lycée Technique.

LES SARRAN DECOLLETAGE

La société est créée en 1946 par Léon Sarran et s'est implantée au n° 100 rue de la République à Morez sur le site de la "*Cour Paul Odobey*". (Georges, frère de Léon avait aussi créé une entreprise rue Pierre Morel, liquidée vers 1955). Après l'incendie de 1952, l'entreprise marque un moment d'arrêt puis s'installe au n° 9 rue Wladimir Gagneur, le 1^{er} janvier 1964 sous le nom de "*SA Sarran décolletage*". Elle voisine avec l'ancien atelier d'Auguste Lamy, sis au n°11.

Elle s'est spécialisée dans l'usinage de grande précision pour l'industrie automobile (80% de la production), mais ses clients très variés concernent l'électronique et l'électromécanique, le matériel médical, la serrurerie, l'horlogerie ... et la lunetterie. Les ventes sont réalisées pour l'essentiel auprès de grossistes.

Les pièces décolletées sont fabriquées en moyenne et grande série en plusieurs opérations ou associées sur des matériaux de toute nature (aciers,

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

laiton, maillechort, aluminium, inox, titane, ...). En 2009, l'usine dispose de 87 tours à décolleter dont 3 à commandes numériques sur lesquels toutes les gammes d'opérations d'usinage sont possibles (tournage, fraisage, perçage, taraudage et filetage, ébavurage et polissage par vibrations, marquage par enfonçage, ...). La capacité de production peut atteindre 140 000 pièces par jour.

La société, qui emploie 12 personnes, est dirigée par Gérard Sarran, le fils du fondateur.

*Sarran Décolletage
N°9 rue Wladimir Gagneur*



*Quai Aimé Lamy et l'ancienne entrée
de l'ENP*



Photos Bernard GABRIEL-ROBEZ

*L'ENP et sa pergola
N°35 Quai Aimé Lamy*



*L'ENP et son horloge Odobey
vue de l'Hôtel de la Poste*



CIRCUIT SOUS L'ARCE

(Suite)

Juste après les "*Ets Sarran*", mais côté pair, l'atelier de "*Félix Vuillet*", spécialisé lui aussi dans la fabrication de vis, se perd dans les halos de l'oubli. L'usine ne bourdonne plus depuis longtemps sous les murs presque neufs de 1955, vibrant de concert avec les tours à décolleter. Les anciens se souviennent encore des stages effectués dans ces ateliers disparus, dans les nuages de fumée huileuse flottant sur les tours à décolleter.

Puis la rue Wladimir Gagneur se fraie un sombre chemin entre de hautes maisons dont l'histoire est si ancienne que nous ne nous attarderons pas. Pourtant, c'est ici qu'une dame centenaire, dont le nom s'est envolé, avait su attirer en 1950 la curiosité des gamins du quartier. Nous prenions le temps d'écouter ses récits transmis par son grand-père (né vers 1780) et qui lui racontaient ses campagnes de Russie avec Napoléon 1^{er}. Seuls souvenirs liés à cet ouvrage, les métiers de ses aïeux qui habitaient dans cette rue : tanneur, horloger puis lunetier à domicile. Lors de son passage vers 1900 dans la rue des Jardins, Joseph Rouyer signale la maison de Clément Bailly, inventeur d'une lunette garde-vue, sans toutefois préciser son adresse. Puis "*Georges Braize*", lunetier et "*Camille Danrez*" découpeur, dont le local est transformé plus tard en atelier de traitement de surfaces des métaux entre la rue Victor Poupin et la passerelle en face de l'ENP.

La promenade sous les rochers de l'Arce se poursuit par une excursion sous les versants sud-est de la vallée. La visite du "Quartier sous les Queues" nous conduira d'abord sur le charmant Quai Aimé Lamy dont les maisons joliment repeintes créent un tableau bigarré du plus bel effet. Puis nous grimperons la rue de la Citadelle à la recherche de son passé artisanal avant de rejoindre la rue du Docteur Regad, puis de nouveau la rue de la République que nous emprunterons en direction du sud pour gravir les pentes du quartier de la Tannerie.

À suivre

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

